CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
218° ET 219° LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



LE

MARIN DE LA GARDE

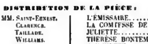
DRAME EN CINQ ACTES, ET NEUF TABLEAUX

PAR

MM. ANICET BOURGEOIS ET MICHEL MASSON

MISE EN SCÈNE DE M. SAINT-ERNEST. — MUSIQUE DE M. FESSY. — BALLET DE M. HONORÉ.
DÉCORS DE MM. SACHETTI, LAROQUE ET DARAN.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DU CIRQUE, LE 3 OCTOBRE 1856.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

MARCEL, marin de la garde	MM. Saint-Ernest.	L'ÉMISSAIRE	M.	Seligny.
MONTALVAR	Clarence.	LA COMTESSE DE MONTALVAR	Mmes	Lacressonnière.
MAURICE, lieutenant	Taillade.	JULIETTE		Florence.
CATILLARD, sergent	Williams.	THÉRÈSE BONTEMPS		Urbanas.
LE COLONEL BERNIER	Galand.	SANCHETTE		Valeria.
TERVILLE, chirurgien major	Maxime.	DOLORÈS		Louisa.
NUGUEZ, aubergiste	Poirier.	UNE FEMME DU PEUPLE		Cassard.
LE DOCTEUR NOIR	Noel.			
ROBLEDO, portugais	Cochet.			

ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS, SOLDATS FRANÇAIS, PORTUGAIS, MARINS DE LA GARDE, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.

L'action se passe en Portugal, dans l'année 1808.

Acte premier. — Premier tableau.

La galerie ouverte et extérieure d'un cloître servant de poste militaire. Elle n'occupe que deux plans en profondeur, et elle est fermée par des arceaux que soutiennent des groupes de colonnettes d'architecture mauresque. A gauche, la galerie aboutit aux bâtiments qui servent de corps de garde pour les soldats, et de logement à l'officier supérieur qui commande le poste. A droite, un corps de logis disposé en cantine. Une table, des siéges près de la cantine. Au fond, une colline boisée qui descend vers la route que le cloître est censé dominer.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉRÈSE, CATILLARD, SOLDATS.

Des soldats sont attablés près de la cantine, Thérèse leur sert à boire. Le sergent Catillard arrive de l'extérieur par la route d'en bas, à la tête d'une escouade.

CATILLARD.

Halte!.. front... haut les armes... rompez les rangs. (Les soldats rentrent au corps de garde, Catillard s'essuie le front.) Ouf! la voilà faite cette ronde... Rien de nouveau qu'une soif analogue à la température.

THÉRÈSE.

Justement, voilà un verre qui ne fait rien, sergent Catillard.

CATILLARD.

Il ne fait rien, veuve Jérôme, ça doit l'ennuyer... je vais l'occuper. O soleil du Portugal, je ne sais pas avec quoi tu es fabriqué; mais tu peux te vanter de pousser rudement à la consommation des liquides! (Il boit.)

THÉRÈSE.

D'autant plus que le service a été un peu actif depuis hier.... les sentinelles doublées et des patrouilles à tout bout de champ!

CATILLARD.
C'est une idée du colonel Bernier, il aime que le troupier s'exerce.

THÉRÈSE.
Vous n'y êtes pas... tous ces mouvements-là, c'est à cause de l'alerte.

TOUS.
Une alerte!

THÉRÈSE.
Oui, mes enfants, nous avons manqué de déménager cette nuit.

CATILLARD.
Et à quel propos?

THÉRÈSE.
A propos d'un engagement qui a eu lieu avant-hier, on ne sait pourquoi, et malgré la trêve, entre ou poste français et des tirailleurs portugais, ce qui a failli soulever le pays contre nous, et compromettre la division.

CATILLARD.
Diable!.. Vous savez joliment les nouvelles, veuve Jérôme! ni plus ni moins qua si vous receviez les dépêches du général Junot qui commande à Lisbonne.

THÉRÈSE.
C'est la lieutenant Maurice qui m'a conté ça.

CATILLARD.
Fectivement... il vous conte tout, notre jeune lieutenant.

THÉRÈSE.
Dame! Un enfant que j'ai vu naître, que j'ai élevé et que j'aime comme si j'étais sa mère... Il met en moi toute sa confiance, comme je mets en lui tout mon orgueil, et c'est à bon droit que j'en suis fière... D'abord, il est gentil garçon moo Maurice... et un cœur donc!.. J'en connais peu d'aussi brava et je défie qu'on en trouve un meilleur.

CATILLARD.
J'adhère complétement à la chose et je bois le présent à sa santé. (Il boit. On entend le fouet d'un postillon.)

THÉRÈSE.
Ah! voilà une visite qui nous arrive en poste, par la route d'en bas.

CATILLARD.
Voyons ça... Fectivement c'est une personne du sexe... toilette parisienne, tournure correspondante, physique premier numéro.

JULIETTE, en dehors.
Merci, mon ami... je trouverai bien.

CATILLARD.
C'est une Française!

TOUS.
Une française?

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

THÉRÈSE.
Madame, ou plutôt Mam'zelle demande quelque chose?

JULIETTE.
Veuillez me dire à qui je dois m'adresser pour le visa du passe-port qui me permettra de continuer ma route.

THÉRÈSE.
A l'effet de retourner en France?

JULIETTE.
Non. C'est de France que j'arrive : je me rends près de Santarem, dans la province d'Estramadure.

CATILLARD.
De ce côté-là? Oh! pas moyen, Mam'zelle.

JULIETTE, à Thérèse.
Est-ce donc monsieur le sergent qui commande ce poste?

THÉRÈSE.
Pas tout à fait. Il y a d'autres chefs... d'abord le lieutenant Maurice.

JULIETTE.
Maurice!

THÉRÈSE, à part.
Tiens, ce nom-là lui fait de l'effet... (Haut.) Et, avant tout, le colonel Bernier.

JULIETTE.
Bernier qui a servi dans la garde?

CATILLARD.
En qualité de gros-major.

THÉRÈSE.
Vous le connaissez?

JULIETTE.
C'était le meilleur ami de mon père.

CATILLARD.
Monsieur votre père, aurait été susceptible de porter l'épaulette?

JULIETTE.
La double épaulette, ornée d'étoiles d'or... Je suis la fille du général Morand.

CATILLARD.
Mort à Helsberg, trois jours avant la victoire de Friedland.

THÉRÈSE.
Pardon, Mam'zelle, le général Morand n'a-t-il pas commandé l'école de Saint-Cyr?

JULIETTE.
En effet, et c'est de cette école qu'un jeune officier nommé aussi Maurice est sorti, il y a dix-huit mois, le premier de son grade par ordre de mérite.

THÉRÈSE.
Ce Maurice-là, c'est le mien.

CATILLARD.
C'est notre lieutenant.

THÉRÈSE.
Je ne m'étonne plus qu'il aime tant à jaser avec moi des deux années qu'il a passées à Saint-Cyr.

JULIETTE.
Allons, je vois avec plaisir que le brillant élève si justement distingué par mon père, parle quelquefois de son général.

THÉRÈSE.
Très-souvent... à tout le monde... et de vous aussi, Mam'zelle Juliette... tous les jours... mais à moi seule..

JULIETTE.
Vous devez être la digne femme qu'il nomme sa mère Thérèse!

THÉRÈSE.
Oui, j'ai ce bonheur-là!.. mais comment savez-vous?

JULIETTE.
Dès qu'on a causé un moment avec monsieur Maurice, on vous connaît, on vous estime, on vous aime. (A Catillard.) Eh bien! monsieur le sergent, croyez-vous que je puisse obtenir le visa du colonel?

CATILLARD.
A la rigueur vous n'en auriez pas besoin; avec le nom que vous portez on passe partout, excepté à l'ennemi.

JULIETTE.
Mais on ne passe pas sans peine... j'en ai eu tout récemment la preuve, et sans de braves Français qui m'ont protégée, je n'aurais pas pu arriver jusqu'ici.

THÉRÈSE.
Oui, les chemins sont périlleux, aussi il faut de graves motifs pour qu'une belle personne comme vous s'expose aux dangers d'un pareil voyage.

JULIETTE.
Dans mon pays je n'ai plus de famille. Je viens me fixer en Portugal, près de la comtesse de Montalvar, une sœur de ma mère, et la seule parente qui me reste.

THÉRÈSE.
Mais peut-être bien que vous ne repartirez pas tout de suite?

JULIETTE.
Si fait, il le faut, je suis attendue... Mais, si pressée qu'on soit, on peut toujours prendre le temps de dire au revoir à un ami qui se trouve sur notre chemin.

THÉRÈSE.
J'ai compris, Mam'zelle... Merci pour le lieutenant.

CATILLARD.
Je vas me faire celui de vous annoncer au colonel... Je rentrerai au poste par là... Excusez si je passe devant... autrement ça me gênerait pour vous précéder.

UN CAPORAL.
En faction vous autres. (Les soldats prennent leurs fusils et sortent.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, seule, débarrassant la table.

En voilà une rencontre heureuse et inattendue!.. Je la connais enfin cette charmante Juliette, que mon cher Maurice aime tant. Quand je le voyais inquiet, tourmenté, n'osant croire si son amour était partagé, je ne savais que lui dire... Maintenant je puis le rassurer... S'il avait la chance de se trouver ici quand elle va sortir tout à l'heure... pourvu qu'on ne l'ait pas envoyé en reconnaissance... ce serait dommage. (Regardant à gauche.) Il était chez le colonel.

SCÈNE IV.

THÉRÈSE, MAURICE.

MAURICE, à lui-même.
Je n'ai pu que l'entrevoir, elle a passé si vite!.. mais cette tournure... le son de cette voix qui m'a fait tressaillir... il m'a semblé... Oh! c'est impossible!.. oui impossible.

THÉRÈSE, *à part.*

Il a l'air bien intrigué! il aura vu quelque chose. (*Haut.*) On ne me dit donc rien ce matin, mon lieutenant?

MAURICE.

Pardon, mère Thérèse... je crois que je deviens fou... j'ai des visions.

THÉRÈSE.

Effrayantes?

MAURICE.

Non, ravissantes, au contraire; mais si invraisemblables et qui me semblent pourtant si réelles, que j'ai peur pour ma raison.

THÉRÈSE.

Il ne faut pas se tourmenter comme ça, Maurice, il y a des choses qu'on suppose impossibles et qui pourraient bien être vraies.

MAURICE.

Qu'est-ce que tu dis donc, mère Thérèse?

THÉRÈSE.

Je dis qu'il peut arriver qu'une personne qu'on croit bien loin, se trouve par hasard auprès de nous.

MAURICE.

De grâce, mère Thérèse, achève; ne me serais-je donc pas trompé?

THÉRÈSE.

Non, mon enfant! C'est elle, c'est bien elle.

MAURICE.

Juliette?

THÉRÈSE.

Qui vient demeurer chez une parente en Portugal... Nous avons parlé ensemble du jeune élève de Saint-Cyr, qu'elle n'avait pas oublié, je t'en réponds... et ce qui vaut mieux encore, tout à l'heure tu pourras dire toi-même à la fille du général Morand comment tu travailles bravement à la mériter.

MAURICE.

Oui, maintenant, je ne suis pas trop mécontent de moi... Je le sens, j'arriverai!

THÉRÈSE.

Mais, j'en ai toujours été sûre!...

MAURICE.

Eh bien! moi, j'en ai douté.

THÉRÈSE.

Comment?...

MAURICE.

Une fois, une seule, j'ai tremblé devant l'ennemi.

THÉRÈSE.

Toi, Maurice... tu ne m'avais jamais dit... mais quand cela, mon enfant?

MAURICE.

Au premier coup de feu... c'était la nuit. Surpris par une nuée d'ennemis dans le défilé d'une montagne, on ne voyait pas les assaillants, mais de toutes parts on entendait le sifflement des balles, les mourants, les blessés tombaient autour de moi. Le capitaine crie : en avant!... moi, incertain, étourdi, terrifié par le spectacle étrange et terrible auquel j'assistais pour la première fois, j'hésite à répéter l'ordre qui doit entraîner les hommes que je commande... On s'étonne... Encore un moment d'hésitation et j'étais perdu!... Par bonheur, quelques vieux soldats du bataillon des marins de la Garde, s'étaient joints à notre détachement... L'un d'eux, que le hasard avait placé près de moi, s'aperçoit de mon hésitation; alors, me poussant en avant, il me dit à l'oreille : Mon officier, quand on porte l'épaulette, on meurt, mais on ne recule pas... Un moment après je tombai blessé... mais, le premier de tous, j'avais abordé l'ennemi, et le lendemain mon nom était écrit dans un bulletin d'une victoire.

THÉRÈSE.

Il pouvait te faire tuer, le marin de la Garde... N'importe, c'est un brave homme, et tu as dû bien le remercier.

MAURICE.

Je ne l'ai pas revu, et j'ignore son nom... Mais Dieu veuille que je puisse le rencontrer, maintenant que je me suis rendu digne de mon grade et de l'amour de Juliette.

UNE SENTINELLE, *sur la colline.*

Qui vive?...

MARCEL, *du dehors.*

Marin de la Garde!...

MAURICE.

Cette voix?...

THÉRÈSE.

Comment!... ce serait?... (*Marcel paraît au haut de la colline; il est en petit uniforme de marin de la Garde, la carabine sur l'épaule, le sac au dos; il s'arrête à l'entrée de la galerie.*)

MAURICE.

Oui, mère Thérèse, c'est lui!...

SCÈNE V.

MAURICE, MARCEL, THÉRÈSE.

MAURICE.

Camarade?

MARCEL.

S'il vous plaît?

MAURICE.

Comment t'appelles-tu?

MARCEL.

Pierre Marcel.

MAURICE.

Eh bien! Marcel, il y a six mois, notre porte-drapeau venait d'être mortellement blessé, les ennemis ne pouvaient lui arracher sa lance, mais ils en avaient brisé l'aigle, et ils allaient l'emporter... seul contre tous, je me suis élancé, je la leur ai reprise et je l'ai rapportée au colonel. Dis, mon brave, es-tu content de moi?

MARCEL.

Oui, c'est bien, c'est très-bien... Mais pourquoi me contez-vous ça, mon officier?

MAURICE.

Pour te prouver qu'il ne pouvait manquer deux fois de courage celui à qui tu as dit un jour : Quand on porte l'épaulette, on meurt, mais on ne recule pas.

MARCEL.

Ah! c'était vous? Allons, je vois que vous vous êtes souvenu de l'ordonnance, car vous n'étiez que sous-lieutenant alors, et je vous retrouve avec un grade de plus.

MAURICE.

Et toi, toujours simple soldat, Marcel.

MARCEL.

Toujours.

MAURICE.

Comment se fait-il que toi, qui donnes si bien l'exemple aux autres, tu ne sois pas encore appelé à l'honneur du commandement?

THÉRÈSE.

C'est vrai. Un homme comme vous, ça méritait d'être capitaine.

MARCEL.

Et même colonel... c'est ce qu'ils disent tous à l'état-major.

MAURICE.

Il faut que tu aies des ennemis... on t'en veut donc?...

MARCEL.

C'est moi qui m'en veux... La rancune que je me garde a commencé avec ma vingtième année, et voilà vingt-deux ans qu'elle dure... Depuis ce temps-là... j'ai bien fatigué mon corps... j'ai usé bien des uniformes, il n'y a que ma rancune qui ne se fatigue pas et qui ne puisse pas s'user. C'est pour vous dire, mon lieutenant, que je suis général de guérite à perpétuité... C'est une obstination de ma part... je n'ai à me plaindre d'aucun passe-droit. On m'en a offert des grades, et souvent... mais toutes les fois qu'on a voulu m'appeler hors des rangs, j'ai prié mes supérieurs de laisser quelqu'un répondre à ma place... C'est une justice à rendre aux camarades... ils y mettaient du dévouement... On n'en demandait qu'un, il s'en présentait dix.

MAURICE.

Ce que tu as fait, ce n'est pas par mépris pour les distinctions... j'espère?...

MARCEL.

Au contraire, mon officier, mais voyez-vous, quand il s'agit de commander, on a besoin de ne sentir aucun reproche là-dedans... Le premier devoir, c'est de mériter l'estime et le respect des autres, et pour ça, il faut pouvoir se respecter et s'estimer soi-même.

THÉRÈSE.

Vous ne vous estimez donc pas, vous?

MARCEL.

Ma foi non.

MAURICE.

Et pourquoi?

MARCEL.

Il s'agit d'un péché de jeunesse. Ce que je peux vous souhaiter de meilleur, jeune homme, c'est de n'en avoir jamais un pareil sur la conscience... Au surplus, si j'en parle aujourd'hui, c'est que plus on approche du moment de régler un compte, plus les vieilles dettes paraissent lourdes...

MAURICE.

Ainsi, tu n'as jamais voulu rien être?

MARCEL.

Ni rien avoir! ..

THÉRÈSE, désignant la décoration de Marcel.

Excepté la croix.

MARCEL.

Oh! celle-là, impossible de la refuser... la discipline s'y oppose... d'autant mieux que c'est l'Empereur, lui-même, qui me l'a donnée... ce qui ne m'a pas empêché de lui faire entendre qu'il vaudrait mieux l'attacher au drapeau, mais il a trouvé qu'elle était bien placée là, et je n'ai pas osé le contrarier.

MAURICE.

Singulier homme.

THÉRÈSE.

Oui, il a une façon de dire du mal de lui qui force à n'en penser que du bien.

MARCEL.

Ah çà! mon lieutenant, ce n'est pas pour vous parler de moi que vous me voyez ici... je viens pour cause de service militaire... indirectement par exemple.

MAURICE.

Indirectement?...

MARCEL.

Oui, une simple occasion... Ce matin j'étais en train de rejoindre, ayant rencontré une estafette endommagée et incapable d'aller plus loin, je me suis chargé de son message... C'est une circulaire à tous les postes français, mais sans moi celui-ci en aurait été privé. Voilà l'objet en question.

MAURICE, prenant le papier.

Donne, je vais le porter à l'instant au colonel.

MARCEL.

Je sais de quoi il est question. Ça ne presse pas.

MAURICE, à Thérèse.

Oui, mais cela me fait un excellent prétexte pour entrer chez le colonel... tu sais. Elle est là... avec lui... je vais la voir!

MARCEL.

Qui ça?

THÉRÈSE.

Pardine, celle qu'il aime.

MARCEL.

La fille du colonel?

MAURICE.

Mieux que cela, d'un général.

MARCEL.

Diable! c'est bien viser...

MAURICE.

Et elle n'est que pour quelques instants ici.

MARCEL.

Comme vous dites... c'est un bon prétexte... il faut en profiter, quoiqu'au fond la commission ne soit pas flatteuse.

MAURICE.

Que renferme donc ce message?

MARCEL.

Un ordre du général, à l'effet de faire fusiller quelqu'un.

THÉRÈSE.

Que vous connaissez?

MARCEL.

Un peu.

MAURICE.

A qui tu t'intéresses?

MARCEL.

Pas du tout. L'ordre est maintenant parvenu à tous les postes. Il ne peut pas en réchapper... Eh bien! vous n'allez pas chez le colonel?

MAURICE.

Vraiment, je ne sais si je dois...

MARCEL.

Faire votre devoir?... il n'y a pas de doute : vous ne vous rappelez donc pas la consigne : Mon lieutenant, quand on porte l'épaulette on ne recule pas.

MAURICE.

Je te reverrai, Marcel.

MARCEL.

Naturellement, je ne bouge pas d'ici. (Maurice entre chez le colonel. Catillard et des soldats sortent du poste; ils désignent Marcel.)

SCÈNE VI.

MARCEL, THÉRÈSE, CATILLARD, SOLDATS.

CATILLARD.

Quand je vous le dis, c'est Marcel, celui qui étoit avec nous au passage de la Sierra d'Estrella.

MARCEL.

Moi-même, sergent Catillard.

CATILLARD, à Thérèse.

C'est un brave de notre connaissance. S'il a besoin de n'importe quoi qui vous concerne, je vous le recommande, veuve Jérôme.

THÉRÈSE.

Un ami de Maurice n'a pas besoin de recommandation chez sa mère Thérèse.

CATILLARD.

C'est une fière occasion de te voir parmi nous. Aussi il s'agit de fêter carrément ta bienvenue... (Aux soldats.) C'est votre avis, n'est-ce pas, camarades?

TOUS.

Oui, oui.

MARCEL.

Eh bien! si vous m'en croyez, on ne fera pas de fête, parce que ce qui m'amène, c'est une cérémonie qui n'a aucun rapport avec les réjouissances.

CATILLARD.

Bah! qu'est-ce que tu viens faire ici?

MARCEL.

Je viens me faire fusiller.

TOUS LES SOLDATS.

Toi?..

THÉRÈSE.

Vous, Marcel?

MARCEL.

Vous savez bien l'ordre général que j'ai remis tout à l'heure au lieutenant Maurice. Eh bien! c'est moi que ça concerne.

CATILLARD.

Et d'où vient qu'on te fusillerait?

THÉRÈSE.

Oui, à cause de quoi?

MARCEL.

Voici la chose. Il y a trois jours, on nous avait mis de planton derrière des roches et en perspective d'un petit bois gardé par des montagnards portugais... défense de causer avec eux. La poudre n'avait pas la parole... Notre poste d'observation dominait le tournant d'une route profonde qui nous séparait des ennemis. Tout à coup nous entendons rouler une voiture de voyage qui venait s'aventurer dans ce chemin périlleux. Les montagnards ne se doutant pas que nous les gardions à vue, s'élancent sur l'équipage sans escorte. Il renfermait deux voyageuses : une jeune fille et sa gouvernante. Leur unique défenseur était le postillon qui, saisi de terreur au début de l'attaque, se précipita à genoux et demanda grâce. C'en était fait de ces malheureuses femmes!.. Alors, oubliant la consigne sévère, impitoyable, qui nous obligeait à demeurer témoins immobiles et muets du crime des montagnards, je me précipitai vers les lâches assaillants... mes camarades me suivent. Les voyageuses délivrées peuvent continuer leur route; mais les Portugais que nous continuons à poursuivre en appellent d'autres. Nous sommes cernés... A tout prix chacun de nous cherche un passage... On s'isole, on se perd. Enfin, c'est après avoir erré trente-six heures dans les fondrières boisées, que j'en suis sorti ce matin, et je cherchais le chemin du cantonnement quand j'ai rencontré l'estafette du général chargé de faire fusiller celui qui a rompu l'armistice : vous voyez bien qu'il ne faut pas fêter mon arrivée.

THÉRÈSE, regardant à gauche.

V'là le colonel.

MARCEL.

Tiens, on dirait que c'est Bernier.

CATILLARD.

Effectivement... Tu le connais?

MARCEL.

Oui, d'ancienne date. Je l'ai fait passer caporal à ma place!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE COLONEL, JULIETTE, MAURICE.

LE COLONEL.

Puisque vous êtes si pressée de repartir, ma chère Juliette, vous me permettrez bien de vous accompagner jusqu'à votre voiture.

JULIETTE.

J'en suis heureuse et reconnaissante, colonel.

LE COLONEL.

Le lieutenant Maurice viendra aussi... C'est une ancienne connaissance pour vous. Votre père le recevait... il me l'a même vivement recommandé... il ne m'est plus permis d'en rendre compte à mon vieil ami; mais je puis du moins dire à sa fille que le général Morand avait bien placé ses espérances et son estime.

MAURICE.

Ah! colonel, dites-moi maintenant d'aller me faire tuer et je mourrai bien heureux!

JULIETTE.

Mourir!.. vous n'en avez pas le droit. Vous oubliez, lieutenant, que vous avez promis à mon père d'être capitaine.

MARCEL.

Et il le sera!

LE COLONEL.

Hein!.. quel est cet homme?

MAURICE.

Un brave soldat, colonel, et de plus mon ami.

JULIETTE, regardant Marcel.

Et j'ose dire le mien... car je vous reconnais : l'autre jour, quand ma vie était en péril et que j'appelais à mon secours les enfants de la France, c'est vous qui êtes arrivé le premier.

MAURICE.

En vérité!.. Ah! mon brave Marcel!..

LE COLONEL, examinant Marcel.

Marcel!..

JULIETTE.

Je ne l'oublierai jamais.

THÉRÈSE, bas à Catillard.

Si elle savait ce que ça lui coûte!

LE COLONEL.

Eh! mais, oui.. c'est aussi une de mes vieilles connaissances. (Allant à Marcel.) Tu es Marcel, à qui j'ai dû mes premiers galons... Te voilà donc passé dans les marins de la Garde?

MARCEL.

Oui, j'ai préféré ce corps-là, attendu que l'avancement y est moins rapide.

LE COLONEL.

Drôle d'homme!.. toujours le même... Parbleu, ils en font de belles tes nouveaux camarades.. Voilà un arrêt qui en condamne un sans appel, et ordre de l'exécuter dès que l'identité sera reconnue. Enfin, nous recauserons de cela, Marcel.

MARCEL.

Pas longtemps.

LE COLONEL.

Et pourquoi?

MARCEL, à demi voix.

Parce que j'aime autant en finir tout de suite, et puisqu'il ne s'agit que de reconnaître l'identité, je me déclare identique.

LE COLONEL.

Comment, le coupable que l'ordre désigne?...

MARCEL, faisant le salut militaire.

Présent, mon colonel! (Le colonel se retourne vers Thérèse, puis il regarde Catillard et les soldats. Chacun semble dire tristement : *C'est lui!*)

LE COLONEL.

J'ai quelques mots à dire ici, ma chère Juliette... Si vous le permettez, Maurice vous accompagnera d'abord; dans un instant j'irai vous dire adieu.

JULIETTE.

Comme il vous plaira, colonel.

MAURICE, à Juliette.

Voulez-vous bien accepter mon bras, Mademoiselle?

JULIETTE.

Certainement, monsieur Maurice.

MAURICE, passant près de Thérèse.

Ah! mère Thérèse, que je suis heureux!

LE COLONEL.

A propos, lieutenant, de qui tenez-vous le message du général?

MAURICE.

De Marcel qui a rencontré l'estafette hors d'état de continuer son chemin. (Il sort avec Juliette.)

LE COLONEL, à Marcel.

Tu connaissais le contenu de ce papier, et tu l'as apporté toi-même?

MARCEL.

On ne peut pas refuser de rendre service à un camarade.

LE COLONEL.

Ce n'est pas moi que tu obliges, du moins. Diable de commission, va!

MARCEL.

Elle n'est pas désagréable que pour toi.

LE COLONEL.

Tu pouvais bien aller te faire fusiller ailleurs. (A lui-même.) Perdre un tel homme! c'est dommage!... (Lui prenant la main.) Oh! oui, bien dommage!

THÉRÈSE, à Catillard.

Le colonel lui donne la main, je crois que ça s'arrange.

LE COLONEL.

Sergent, réunissez un peloton de douze hommes, et faites charger les armes.

THÉRÈSE.

Oh!...

CATILLARD, à mi-voix.

Fectivement... ça s'arrange...

LE COLONEL.

Tu n'as rien à me demander, Marcel?

MARCEL.

Si... une chose : Dis-leur de mettre doubles balles...

LE COLONEL.

Vrai cœur d'acier!

MARCEL.

Mais oui, la trempe était bonne. (Catillard et les soldats rentrent au poste. Le colonel sort par la droite.)

SCÈNE VIII.

MARCEL, THÉRÈSE.

MARCEL.

A présent que les voilà partis, vous allez m'aider, Thérèse.

THÉRÈSE.

Si c'est à vous faire évader, de grand cœur.. quand il devrait m'en arriver de la peine.

MARCEL.

Voilà bien les femmes... une évasion!... des déguisements, n'est-ce pas?.. un roman... enfin!... A quoi ça me servira-t-il? Ce que j'éviterais ici, je le retrouverais ailleurs; ce ne serait que du temps de perdu.

THÉRÈSE.

Alors... à quoi puis-je vous être utile?...

MARCEL.

A faire mon testament... J'ai là dans mon sac quelques brimborions dont l'usage va m'être interdit... je voudrais en favoriser des amis. (Il a ouvert son sac et il en tire les objets qu'il nomme.) D'abord, ma pipe...

THÉRÈSE.

Justement, Catillard a cassé la sienne hier.

MARCEL.

Adjugé à Catillard. (Tirant un étui contenant des pièces de monnaie.) Le restant du semestre de ma croix.

THÉRÈSE.

Faut envoyer ça au pays, ça revient à votre famille.

MARCEL.

Comme je suis le seul parent qui me reste, et que je ne dois pas me conserver plus d'un quart d'heure, je destine le contenu de ma bourse au festin de mes funérailles... J'invite le peloton qui sera de service tout à l'heure, je vous recommande le menu, Thérèse.. Tiens! ma montre que j'ai fait réparer l'autre jour! je vous la confie... vous la donnerez de ma part à celui qui rentre le plus souvent après l'appel du soir... S'il n'a pas de mémoire au moins il aura l'heure. (Tirant un papier roulé.) Ça c'est mon unique héritage, un contrat de rente de huit cents livres.

THÉRÈSE.

Mazette!... c'est une fortune!

MARCEL.

La voulez-vous?

THÉRÈSE.

Oh! non, par exemple.

MARCEL.

Pourtant je tiens à la laisser à quelqu'un. Je pourrais bien en faire don à l'Empereur, mais il n'en a plus le même besoin que quand il était lieutenant d'artillerie. (Frappé d'un souvenir.) Tiens! à propos de lieutenant, j'ai mon affaire.

THÉRÈSE.

Qui donc?

MARCEL.

Parbleu! notre ami Maurice; il ne peut pas refuser d'être mon héritier... à moins que ses parents ne doivent lui laisser des mille et des cents.

THÉRÈSE.

Ses parents... pauvre jeune homme! il n'en a pas... D'abord, on n'a jamais connu son père. Quant à sa pauvre mère, figurez-vous une jeune et noble demoiselle de Toulouse, mon pays, et que j'avais suivie en Amérique, à Sainte-Lucie.

MARCEL.

Sainte-Lucie?...

THÉRÈSE.

A cette époque on était en pleine guerre... Une nuit, les habitations de l'île sont dévastées, tout s'enfuit ou se cache à l'approche des vainqueurs. Par malheur, un matelot découvrit la retraite de mademoiselle de Boispreau, et c'est en la déshonorant qu'il lui fit grâce de la vie. Quelques temps après, ses parents, à qui elle avait caché sa honte, la firent embarquer pour la France où je devais aller la rejoindre et lui rapporter son enfant.

MARCEL.

Son enfant!... Eh bien?

THÉRÈSE.

Je n'ai plus revu mademoiselle de Boispréau, et Maurice n'a jamais connu d'autre mère que moi... Quant à son pere... quant à cet indigne soldat qui a deshonoré son uniforme, puisse-t-il être cruellement puni un jour. Ce sera justice de Dieu! (Marcel a écouté ce récit avec surprise, douleur et anxiété. Vers les derniers mots, il détache silencieusement la croix de sa boutonnière, puis il la présente d'une main tremblante à Thérèse.)

MARCEL, d'une voix brisée par l'émotion.

Justice sera faite!... Thérèse, j'ai encore quelque chose à léguer... Cette croix!...

THÉRÈSE.

Pour qui?

MARCEL.

Pour Maurice, pour mon fils!...

THÉRÈSE.

Vous seriez...

MARCEL.

V'là les autres. Silence!

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, MARCEL, CATILLARD, LE PELOTON DE SOLDATS, puis MAURICE.

CATILLARD.

C'est arrangé comme tu l'as demandé, Marcel; mais c'est un rude moment pour nous... J'aimerais mieux l'embuscade de la Sierra d'Estrella.

MARCEL.

Moi pas... je me battrais mal aujourd'hui. Je ne suis bon qu'à me faire tuer. Ainsi c'est toi qui commande le feu?

CATILLARD.

Du tout. On te fait l'honneur d'un officier... tu mérites bien ça.

MARCEL.

Un officier?

THÉRÈSE.

Et qui donc?

CATILLARD.

Le lieutenant Maurice.

MARCEL.

Lui!

THÉRÈSE.

C'est impossible?

MARCEL, à demi voix.

Taisez-vous, Thérèse!

CATILLARD.

C'est si vrai que le v'là.

MARCEL, arrêtant Thérèse.

Vous ne pouvez rien lui dire, ce serait le malheur de sa vie.

MAURICE, revenant, et à lui-même.

Le colonel exige!... Ah! le devoir! c'est une noble chose... mais qu'elle terrible épreuve!... mon Dieu!

MARCEL.

On n'attend plus que vous, mon lieutenant.

MAURICE.

Tu ne m'en veux pas, mon brave Marcel?

MARCEL.

Oh! non... mais je vous en voudrai si vous refusez...

MAURICE.

Quoi?

MARCEL.

Voyez-vous, j'ai disposé de ma petite pacotille en faveur des camarades... Thérèse leur distribuera ça... il y a aussi quelque chose pour vous...: vous n'avez pas encore le droit d'en user, mais ça ne peut pas vous manquer. (Il regarde Maurice, et dit à part avec émotion:) Je ne l'avais pas encore bien regardé... Il ressemble à sa mère... à sa mère qu'il va venger.

MAURICE.

Enfin... que veux-tu dire?

MARCEL.

Sans doute, le colonel vous a déjà proposé pour la décoration... Eh bien!... quand vous aurez votre brevet, promettez-moi de ne pas porter d'autre croix que la mienne.

MAURICE.

Je te le promets, Marcel, mais tu m'ôtes tout mon courage!

CATILLARD.

Et le nôtre aussi?

MARCEL, à Maurice.

Embrassons-nous, ça nous en redonnera à tous deux. (Maurice et Marcel s'embrassent.) Nous pouvons partir à présent... Sergent, en route, je suis prêt. (Catillard fait mettre l'arme au bras à ses hommes. Marcel a tendu la main à Thérèse et il a semblé lui recommander Maurice. On va se mettre en marche. Le colonel entre.)

SCENE X.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Soldats, des rapports que je viens de recevoir m'obligent à faire parvenir cet avis au gouverneur général français: il y a mille obstacles à vaincre et cent fois la mort à affronter pour arriver jusqu'à lui... En fait de courage, vous êtes les meilleurs juges... parmi tous ceux qui sont ici, désignez le plus brave.

TOUS.

Marcel!

LE COLONEL.

J'étais bien sûr qu'ils nommeraient celui-là!...

MARCEL.

Moi!... mais c'est impossible... colonel, vous n'avez pas le droit de grâce.

LE COLONEL, lui présentant le message.

J'ai le droit de sursis... Pars, Marcel... et si en route la mort te frappe, tu seras du moins tombé sous les balles ennemies. Si tu arrives, tu auras sauvé la division, et on ne fusille pas l'homme qui sauve une armée!

MARCEL.

J'arriverai!... (On lui présente son fusil: il pique le message au bout de la baïonnette, donne une poignée de main au colonel, embrasse encore une fois Maurice et se dirige vers le fond en répétant:) Oui j'arriverai!...

Deuxième tableau.

Une salle d'un château gothique. Vieux meubles en chêne. Haute fenêtre à gauche. A droite, faisant face à la fenêtre, un portrait de femme. Au fond un pan coupé, une porte à droite conduisant au dehors. A gauche, un dressoir, sur ce dressoir des pistolets accrochés.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, UNE FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE, introduisant Juliette, encore en costume de voyage.

Si Mademoiselle veut me donner son châle et son chapeau, je les porterai dans l'appartement qui lui est destiné.

JULIETTE.

Quelles affreuses routes! et comme ce château, situé dans un véritable désert, est sombre et triste.

LA FEMME DE CHAMBRE.

L'hôtel de monsieur de Montalvar, à Santarem, est beaucoup plus gai, c'est presque un palais, mais depuis que les Français occupent la ville, monsieur le comte n'a pas voulu y rentrer.

JULIETTE.

Ma tante est avertie de mon arrivée?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Oui, Mademoiselle.

JULIETTE, regardant autour d'elle et apercevant le portrait.

Ce portrait doit être le sien, n'est-ce pas? Quel étrange regard!...

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mademoiselle ne connaît pas madame de Montalvar, sa tante?

JULIETTE.

Je ne l'ai jamais vue.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Mais on a sans doute prévenu Mademoiselle?

JULIETTE.

Prévenu... de quoi?

LA FEMME DE CHAMBRE, apercevant Montalvar.

Voici monsieur le comte. (Montalvar paraît, il salue gravement Juliette, qui, intimidée en le regardant, répond par une révérence embarrassée. La femme de chambre sort.)

SCÈNE II.

MONTALVAR, JULIETTE.

MONTALVAR.

Informé de votre arrivée, Mademoiselle, si je n'ai point attendu que madame de Montalvar me présentât à vous comme parent, c'est que j'ai désiré avoir, tout d'abord, avec vous un entretien qui vous fît connaître les personnes avec qui vous êtes appelée à vivre.

JULIETTE.

Je vous remercie, monsieur le comte.

MONTALVAR.

Les tristes circonstances où nous nous trouvons vous sont connues... vous ne serez donc pas étonnée si je vous dis que je hais les Français.

JULIETTE.

Monsieur le comte...

MONTALVAR.

Je ne vous ordonne pas de partager ma haine, mais je vous demande de la respecter; vous le pourrez facilement, si vous vous rappelez que la France a proscrit autrefois une partie de votre famille.

JULIETTE.

Je suis une enfant de la France nouvelle, Monsieur, et je ne puis maudire un temps où je n'ai pas vécu.

MONTALVAR.

Ici, Mademoiselle, vous allez voir chaque jour une personne dont la seule présence vous inspirera, j'espère d'autres sentiments.

JULIETTE.

Et cette personne?

MONTALVAR.

C'est la comtesse de Montalvar, que vous allez retrouver aujourd'hui telle que je l'ai toujours connue, spectatrice indifférente à tout ce qui se passe autour d'elle elle; le comprend bien, mais n'en éprouve ni joie ni tristesse, et paraît assister à la vie sans en prendre sa part.

JULIETTE.

Étrange mystère!...

MONTALVAR.

J'ai renoncé à le pénétrer, mais je devais vous avertir... Ainsi, ma chère nièce, des égards pour une pauvre femme qui tient bien peu de place parmi nous... un respect absolu pour mon patriotisme qui pourra vous blesser quelquefois, parce que vous ne pouvez pas le comprendre... voilà ce que j'attends de vous.

JULIETTE.

Pardon, monsieur le comte, nous ne sommes pas seuls... Cette dame... (Depuis un moment Juliette n'écoute plus Montalvar, son attention est entièrement dirigée vers la comtesse qui a paru. En entrant elle a fait un signe de tête à Juliette comme si elle avait l'habitude de la voir, puis elle va s'asseoir et prend son travail de broderie.)

SCÈNE III.

MONTALVAR, JULIETTE, LA COMTESSE.

MONTALVAR, bas à Juliette.

C'est madame de Montalvar.

JULIETTE.

Que de noblesse dans sa personne... de bonté dans ses traits... mais elle m'a regardée à peine... et ne me dit rien!.. Elle ne sait donc pas qui je suis?

MONTALVAR.

Si fait... elle vous a presque souri... c'est l'accueil le plus cordial que vous ayez pu recevoir d'elle.

JULIETTE, étonnée.

Vraiment?

MONTALVAR, désignant Juliette à la comtesse.

C'est notre nièce, Madame; on vous avait prévenue de son arrivée, n'est-ce pas?

LA COMTESSE.

Oui... je sais... c'est Juliette Morand, la fille de ma sœur Élisabeth.

JULIETTE, allant vers la comtesse, avec abandon.

Ma chère tante, vous vous souvenez d'avoir aimé ma mère?

LA COMTESSE, se remettant à sa broderie.

Oui, je l'ai aimée beaucoup... lorsque j'aimais...

MONTALVAR.

Trouvez-vous qu'elle ressemble à votre sœur?

LA COMTESSE, levant les yeux sur Juliette.

Il y a quelque chose. (Elle continue à broder.)

MONTALVAR, à Juliette.

Vous voilà présentée... vous êtes avertie... Je vous laisse ensemble. (Il sort.)

SCÈNE IV.

JULIETTE, LA COMTESSE.

JULIETTE, à part.

Elle ne s'aperçoit même pas qu'on nous a laissées seules. (Haut.) Si vous le permettez, je viendrai me placer près de vous, ma tante.

LA COMTESSE.

Comme tu voudras.

JULIETTE, regardant la broderie.

Il est joli ce dessin...

LA COMTESSE.

Celui-là ou un autre, cela revient au même. Tous les dessins se ressemblent. (La regardant.) Tu vas peut-être t'ennuyer ici, dans ce vieux château, au milieu de la montagne.

JULIETTE.

Vous vous ennuyez donc, vous?

LA COMTESSE.

Non, pour cela il faudrait désirer autre chose... il faudrait penser... Je ne désire rien... je ne pense pas.

JULIETTE, après un moment de réflexion.

Ma tante, permettez-moi un aveu.

LA COMTESSE.

Dis...

JULIETTE.

J'étais sans doute préparée à l'accueil que vous me faites... et je n'en mérite pas un autre peut-être... Eh bien, malgré cela, il est si étrange que j'en suis toute peinée... mais je n'en accuse que moi... il est possible que vous vous soyez fait à l'avance de votre nièce une idée que je n'ai pas le bonheur de réaliser... Autrement, les souvenirs que je vous apporte, l'intérêt qui s'attache à une pauvre orpheline qui vient vous demander de lui tenir lieu de mère, vous auraient émue... Il faut que je vous aie bien déplu, ma tante, pour que vous ne m'ayez pas encore dit : Juliette, embrasse-moi.

LA COMTESSE.

C'est vrai... j'aurais dû... Juliette, tu es la bienvenue ici... embrasse-moi. (Elle l'embrasse, puis se remet à travailler.)

JULIETTE, avec émotion et en l'embrassant.

Ma tante!.. (Puis voyant qu'elle ne s'occupe plus d'elle.) Eh bien!.. elle ne pense déjà plus à moi... Ma tante... je suis là...

LA COMTESSE.

Je sais bien.

JULIETTE.

N'avez-vous donc rien à me dire?

LA COMTESSE.

Rien.

JULIETTE.

Rien à me demander?

LA COMTESSE.

Rien. Je t'afflige, je le vois, mon enfant... Si je te reçois ainsi, ce n'est pas ta faute, ce n'est pas la mienne non plus. Quand j'ai su que tu restais seule en France, j'ai pensé tout de suite à te faire venir... j'ai espéré que ta vue réveillerait en moi l'image de la patrie absente, la pensée de ma famille éteinte... eh bien! quand on est venu l'annoncer à moi, je n'ai pas éprouvé le désir de te voir; tu es là, près de moi, tu es jeune, tu es belle, ton regard me rappelle ma sœur, ton accent me rappelle la France, tu es pour moi tout ensemble la famille et la patrie... eh bien! Juliette, pas une émotion... rien ne m'a frappée là... Tiens, mets ta main... tu ne sens rien battre, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Oh! si!...

LA COMTESSE.

Eh bien! oui, le balancier marche, mais le timbre est brisé... rien ne résonne plus... Est-ce que tu n'as jamais entendu dire que, quelquefois, l'âme mourait avant le corps?

JULIETTE.

Mais l'âme ne meurt pas, ma tante.

LA COMTESSE.

Non; mais Dieu, s'il la voit trop souffrante, la rappelle à lui et laisse la statue achever seule son temps sur la terre.

JULIETTE.

Vous avez donc bien souffert, ma pauvre tante?

LA COMTESSE.

Oui... et Dieu qui m'a prise en pitié, m'a faite insensible... A présent, rien ne me touche, je ne suis plus de ce monde, je ne vis pas... Un soir, cependant, on avait amené au château un jeune soldat qui devait être mis à mort le lendemain. La nuit, sans bien me rendre compte de ce que je faisais, je descendis, j'évitai les gardes et je pénétrai dans la salle où l'on avait enfermé le jeune soldat. Vous êtes Français, lui dis-je? Oui. Prisonnier? Oui. Suivez-moi. Pourquoi? Pour être libre. Il me suivit, et lorsqu'au bout du parc je lui dis adieu, le pauvre jeune homme baisa ma main avec un tel transport de reconnaissance, que je me sentis soudain tressaillir... Ce jour-là j'ai vécu!

JULIETTE.

Oh! non, ma tante, vous n'êtes pas aussi complétement morte au monde que vous le supposez... La bonne action que vous avez accomplie, l'émotion qu'elle vous a causée, me donnent bon espoir, à moi qui veux entreprendre de vous faire tout à fait revivre.

LA COMTESSE.

Toi, chère enfant?..

JULIETTE.

Oui, votre cœur trop éprouvé retrouvera, j'en suis sûre, la vie et la chaleur, lorsqu'il sentira près de lui un autre cœur battant

d'une affection sincère et dévouée... ce cœur-là il est à vous, c'est le mien...

LA COMTESSE, lui prenant la main.

Tu m'as dit cela avec une telle inflexion de voix que j'ai cru entendre ta mère.

JULIETTE

C'est bon signe! Quand je vous dis, ma tante, que nos causeries vous feront du bien... et je parlerai tant que vous voudrez .. Je vous conterai mes projets, mes désirs, mes espérances..

LA COMTESSE, avec un léger sourire.

Et peut-être tes amours?..

JULIETTE.

Voilà un mot et un sourire qui prouvent que cela va déjà mieux. Eh bien, oui! ma tante, mes amours... un jeune officier que j'ai connu à Paris et retrouvé en Portugal... mon père l'encourageait, et bientôt, j'espère, il pourra venir vous demander ma main; il vous présentera celle qu'il appelle sa mère, Thérèse ..

LA COMTESSE, répétant à part.

Thérèse!.. (Juliette va continuer à parler.) Assez! Juliette, assez!.. (Elle sonne.)

JULIETTE, à part.

Que veut-elle donc?

SCÈNE V.

Les mêmes, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA COMTESSE, à la femme de chambre.

Dolorès, conduisez mademoiselle Morand dans son appartement.

JULIETTE, avec regret.

Vous quitter?.. au moment où nous causons...

LA FEMME DE CHAMBRE, à demi voix.

C'est toujours ainsi... subitement et sans motif il prend à Madame le désir d'être seule, et le respect veut qu'on obéisse.

JULIETTE.

J'obéirai. (Elle va s'éloigner, puis elle revient.) Ma tante... vous me laissez partir ainsi?..

LA COMTESSE.

Oui, va-t'en, Juliette, va-t'en...

JULIETTE.

Je pars (A elle-même.) C'est dommage... ça allait si bien .. Oh! nous recommencerons!.. (Elle sort par la droite avec la femme de chambre.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, seule.

Thérèse! quel nom elle a prononcé! mon Dieu! elle m'a rappelé le jour où, dans un déchirement suprême, mon âme s'est séparée de moi!... (Elle tire une lettre de son sein, elle la déplie et lit.) « Ma chère fille. » (A elle-même.) Oh! mon père, que de fois votre main a dû hésiter en commençant cette lettre... (Lisant.) « La » consolation de vous savoir convenablement mariée, avant que « Dieu me rappelle à lui, vous me l'aviez jusqu'à présent refu- « sée... j'ai dû renoncer à tout projet d'alliance pour vous » quand vous m'avez fait cet aveu douloureux et terrible : je « suis mère!... Le ciel, touché sans doute de ce que vous avez « souffert, n'a pas voulu que la preuve d'un abominable crime « s'élevât plus longtemps contre vous, et m'obligeât à repousser « encore l'honorable proposition que me fait aujourd'hui, pour « vous, le comte de Montalvar. » (A elle-même.) La première fois que j'ai lu cette lettre, je ne comprenais pas... il m'a fallu aller jusque-là : « Vous êtes libre... votre enfant est mort! » Mort! cet enfant qui m'avait coûté tant de honte et de larmes, et que j'aimais pourtant comme s'il eût été un objet de joie et d'orgueil... Alors j'ai senti que tout espoir était retranché de ma vie... qu'il fallait mourir pour revoir mon fils... et je n'ai pas pu mourir! (Des coups de feu se font entendre dans la campagne. La comtesse se relève et serre rapidement sa lettre.)

SCÈNE VII.

MONTALVAR, JULIETTE, LA COMTESSE; puis ROBLEDO.

JULIETTE, accourant, avec effroi.

Ah! ma tante!... avez-vous entendu?... c'est par là...

LA COMTESSE, indifféremment.

Oui. . on se bat, je crois.

MONTALVAR, qui est entré par la droite.

Eh bien! n'est-ce pas tout naturel... nous sommes en pleine guerre, ma chère Juliette... Nous sommes faits ici à de telles alertes, et nous n'avons pas l'habitude de nous alarmer pour quelques coups de feu, échangés dans la campagne.

JULIETTE.

Mais si c'était une attaque contre un convoi de blessés... contre des soldats isolés... il faudrait envoyer à leur secours, monsieur le comte... (Robledo se présente au fond.)

MONTALVAR.

Robledo a à me parler, je ne vous retiens pas, Mesdames.

JULIETTE, confuse.

Pardon, monsieur le comte, je me retire ..

LA COMTESSE, à elle-même.

Un soldat isolé... comme l'autre, alors... (A Juliette.) Viens, mon enfant. (Elles sortent.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, ROBLEDO.

LE COMTE.

Tu as des nouvelles, Robledo?...

ROBLEDO.

Oui, Monseigneur.

LE COMTE.

Des nouvelles des cantonnements français?

ROBLEDO.

Oui, Monseigneur. J'ai su par nos espions que le colonel Bernier avait un avis à faire parvenir au général Junot... Le colonel attachait une telle importance à ce message, qu'on a fait grâce au soldat qui s'est chargé de la dépêche, si cette dépêche arrivait au gouverneur général.

LE COMTE.

Elle n'arrivera pas, j'espère?

ROBLEDO.

Non, Monseigneur!... on savait la route que devait prendre le soldat, une embuscade a été dressée à l'entrée du défilé, et les coups de feu que vous venez d'entendre ont sans doute mis nos fidèles guérillas en possession de la dépêche.

LE COMTE.

Cette dépêche doit nous livrer les mouvements de l'ennemi?

ROBLEDO.

J'entends nos hommes sous les fenêtres.

LE COMTE.

Vite le papier, et récompense largement ces braves gens.

ROBLEDO, à un homme qui se présente au fond.

Le message?...

L'HOMME.

Nous ne l'avons pas, commandant, mais voilà le messager.

LE COMTE.

Les maladroits!... Faites avancer cet homme.

SCÈNE IX.

LE COMTE, ROBLEDO, DES PORTUGAIS, puis MARCEL, qu'on amène les yeux bandés et les mains.

LE COMTE, durement, à Marcel.

Tes dépêches?...

MARCEL, avec calme.

Je ne les ai plus!...

LE COMTE.

Qu'en as-tu fait?

MARCEL.

Je les ai peut-être avalées.

LE COMTE, aux Espagnols.

Vous lui en avez donc laissé le temps?

L'HOMME.

Impossible, Monseigneur.

MARCEL.

Le papier était très-fin... je n'en ai fait qu'une bouchée.

LE COMTE.

Tu me trompes; tu étais porteur d'un message verbal.

MARCEL.

Libre à vous de le croire... mais cela étant, vous devez comprendre qu'il est inutile de m'interroger... car vous ne supposez pas que, fût-ce même pour racheter ma vie, je vous livrerai le secret confié à mon honneur de soldat.

LE COMTE.

Écoute, déjà condamné par les tiens, on t'a promis ta grâce si tu réussissais dans cette mission; tu sais maintenant que tu n'as pas réussi : donc, au camp français on te fusillera; moi, si tu ne me livres pas ou le secret verbal, ou le message écrit, je te fais pendre.

MARCEL.

Oui, ça changera dans la forme, mais quant au fond, cela revient absolument au même... soit... je n'ai pas de préférence.

LE COMTE.

Des sentinelles à toutes les issues de ce côté et dans le jardin. (A Marcel.) Tu as entendu ton arrêt... tu ne peux t'y soustraire qu'en me livrant ta dépêche... ou le secret ou la potence... Je te donne un quart d'heure pour réfléchir. (Il sort avec tout le monde.)

SCÈNE X.

MARCEL, *seul.*

Réfléchir! réfléchir!... il me semble qu'il y a mieux que ça à faire .. quand on n'est séparé de la corde que par une épaisseur de quinze minutes... Je serais curieux de savoir si les mains portugaises savent aussi bien faire les nœuds que celles de nos matelots français. . Tiens!.. déjà un bout... Oui, ma foi... par Sainte-Barbe... ça n'a pas de vigueur! ça n'a pas de science!.. Mais, mes chers amis, ce ne sont pas des nœuds, ce sont des rosettes!... Ah! c'est bon de se sentir les mains libres... J'aime aussi à y voir clair. (*Il ôte son bandeau.*) Avec ses jambes, ses mains, ses yeux et douze minutes bien employées, on doit pouvoir faire quelque chose... Une croisée!.. ces messieurs sont au-dessous... au fait, leur chef a dit : des sentinelles à toutes les portes et sous les fenêtres... il s'agit de trouver une autre issue que la fenêtre ou la porte... Orientons-nous, où suis-je ici?... c'est un salon... Qu'est-ce qui brille par là?... c'est le cadre d'un tableau... peut-être le portrait de mon ennemi... On peut se rencontrer plus tard... je veux le voir... justement la lune me favorise .. essayons... (*Il s'approche, regarde, puis recule et se rapproche encore.*) Elle!... c'est elle!... c'est mon crime!... elle vient me regarder mourir... je ne sortirai pas vivant d'ici!... Ah! Madame! Madame!... je n'ai jamais pu vous demander pardon... me voilà à genoux devant votre image.. comme devant celle d'une martyre... Vous et Dieu vous ne voulez pas que je veille sur cet enfant que j'ai retrouvé et que j'aime Vous voulez que je meure d'une mort infâme... Je l'accepte... c'est mon expiation... Mais quand je serai puni, protégez à ma place, Madame, protégez votre fils... J'entends du bruit... déjà! Ne trouverai-je donc pas quelqu'arme! Je voudrais mourir en soldat .. (*Il va au dressoir.*) Des pistolets?.. ils sont chargés.. Allons, deux ennemis de moins pour la France, et qu'ensuite ils m'égorgent devant ce portrait. (*Il va s'asseoir dans le fauteuil où on l'avait placé et se tient prêt à faire feu. Un panneau s'est ouvert à droite. La comtesse, après être entrée avec précaution, se dirige vers l'endroit où est Marcel. On entend le bruit des pistolets qu'il arme.*)

SCÈNE XI.

MARCEL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à demi voix.*

Il y a quelqu'un dans cette salle, n'est-ce pas?

MARCEL, *abaissant ses armes.*

Une voix de femme!...

LA COMTESSE.

Vous êtes Français?

MARCEL.

Oui.

LA COMTESSE.

Prisonnier?

MARCEL.

Oui... encore pour cinq minutes, pas plus.

LA COMTESSE.

Tendez-moi vos mains que je les délie.

MARCEL.

C'est fait.

LA COMTESSE.

Alors, suivez-moi.

MARCEL.

Pourquoi faire?...

LA COMTESSE.

Chut! pour être libre.

MARCEL.

Libre!... Vous me remettrez sur la route de la Sierra d'Estrella?

LA COMTESSE.

Oui.

MARCEL, *à part.*

Je retrouverai mes dépêches... (*Haut.*) Merci... plus tard je saurai où rejoindre celui qui veut me faire pendre.

LA COMTESSE, *s'arrêtant.*

Vous ne sortirez qu'à une condition.

MARCEL.

Laquelle?

LA COMTESSE.

Vous ne vous vengerez pas de votre ennemi!... Vous ne le dénoncerez jamais!...

MARCEL.

Vous connaissez ce scélérat...

LA COMTESSE.

C'est mon mari.

MARCEL.

Votre... alors c'est différent. . je me tairai, je le jure, mais je veux me souvenir toujours de ma libératrice; et si un jour vient où je puisse la servir, je veux pouvoir la reconnaître... (*Il l'entraîne vers la croisée.*) Elle!... elle!...

LA COMTESSE, *le guidant vers la porte secrète.*

Venez! venez!. .

MARCEL, *cédant machinalement à la main qui le guide.*

La mère de mon fils!... c'est elle qui me sauve!... Oh!... c'est donc que là-haut, on m'a pardonné!...

LA COMTESSE, *à elle-même, avec émotion.*

Aujourd'hui encore, j'ai vécu! (*Ils disparaissent tous deux.*)

Acte deuxième. — Troisième tableau

A Santarem. Jardin d'une habitation qui sert d'hôpital militaire, grille au fond, à droite un petit corps de logis. On lit au-dessus de la porte : PAVILLON DES OFFICIERS, à gauche les bâtiments de service, une petite table près du pavillon, sièges de jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATILLARD, SOLDATS, *puis* LES GITANOS PORTUGAIS, *ensuite* TERVILLE.

(*Au lever du rideau, Catillard joue à la drogue avec un soldat, leurs camarades font galerie autour des joueurs. Le soldat a déjà deux drogues sur le nez.*)

LE SOLDAT, *jetant les cartes.*

Encore perdu. . coquin de jeu!

CATILLARD, *lui plantant une nouvelle drogue sur le nez.*

Et de trois!... il n'y a plus de place sur son nez... faudra qu'il en emprunte un autre tout à l'heure... Qui est-ce qui a un nez à prêter à Monsieur?

LE SOLDAT, *se levant.*

J'aime mieux racheter le mien. (*Ici les gitanos paraissent au fond.*)

LES GITANOS, *mendiant.*

La charité... la charité...

CATILLARD.

Pardieu! voilà une occasion... ces braves gens qui tendent si bien la main, jouent encore mieux des jambes... paie-nous le bal des gitanos.

LES SOLDATS.

Oui... oui...

CATILLARD.

Arrivez, les petites mères... Vous qui dansez si souvent pour l'amour de la danse, vous ne refuserez pas de danser pour l'amour de dix piécettes... Faites bien les choses, c'est Monsieur qui paie... Place aux dames!.. En avant la musique!...

BALLET.

CATILLARD, *regardant vers le fond.*

Suspendez vos ébats... v'là monsieur de Terville, notre aide-major.

TERVILLE, *paraissant.*

Des danseurs ici! Mes amis, vous avez oublié que cette habitation sert de refuge à vos officiers blessés...

CATILLARD.

C'est juste, monsieur le chirurgien... nous allons changer de local... Mesdames et Messieurs, faites-vous le plaisir d'entrer dehors... la main aux dames. (*Catillard, les soldats et les gitanos sortent par le fond au moment où Maurice sort du pavillon vers lequel Terville se dirige.*)

SCÈNE II.

TERVILLE, MAURICE.

MAURICE.

Salut à notre aide-major.

TERVILLE.

Mon malade déjà levé? allons, c'est bon signe.

MAURICE.

Je te ménageais une bien meilleure surprise, Terville, au lieu d'attendre ta visite quotidienne dans cet hôpital militaire de Santarem où la blessure et la fièvre me retiennent prisonnier depuis six semaines, je voulais aller te serrer la main chez toi, ce matin... mais mon tyran s'y est opposé.

TERVILLE.

Ton tyran! qui cela?

MAURICE.

Parbleu. . toujours le même... Cette âme à toute épreuve... ce cœur d'or enchâssé dans un corps de fer... l'intrépide et généreux Marcel, enfin.

TERVILLE.

Qui l'a dû sa grâce, je crois.

MAURICE.

Non pas, il l'a glorieusement gagnée lui-même... et cette existence, qu'il ne doit qu'à son courage, il semble ne l'avoir reconquise que pour me la consacrer... je le retrouve partout, soit sur le champ de bataille, à la dernière affaire, pour me recevoir dans ses bras et m'emporter à travers la mitraille quand je tombe frappé d'une balle; soit veillant à mon chevet... infatigable et patient comme une sœur de charité.

TERVILLE.

Le fait est qu'il entend le service d'hôpital comme s'il avait porté toute sa vie le tablier et la veste d'infirmier.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL, sortant du pavillon. Il est en costume d'infirmier et porte un bol de bouillon qu'il pose sur la petite table.)

MARCEL, qui a entendu les derniers mots.

Drôle d'uniforme, n'est-ce pas, mon officier?

MAURICE.

Noble uniforme aussi, et qui mérite autant que tout autre la considération et le respect.

MARCEL.

Je crois bien! nous en savons quelque chose nous qui les voyons tous les jours à l'œuvre nos braves infirmiers.. nous comprenons bien la grandeur de leur tâche si modestement accomplie... Soldats de l'humanité, pour eux, le poste d'honneur c'est le foyer de la mort, et chaque jour quelqu'un d'entre eux y succombe, martyr obscur d'un dévouement ignoré.. Sublimes braves gens!... (Qui a dressé un couvert sur la table.) Assez causé, le bouillon refroidit... Ah! il est bon, j'en suis sûr... je l'ai soigné; mais ça ne sera peut-être pas suffisant. Si on y ajoutait une petite côtelette? hein!... Autorisez-vous, mon major?

TERVILLE.

Complétement.

MARCEL, criant.

Garçon, servez les côtelettes. (Un servant apporte un plat et des assiettes.)

MAURICE.

Il avait pris ses précautions. (Marcel prépare deux couverts.)

TERVILLE.

Tu as fait mettre deux couverts?

MARCEL.

Le sien et le vôtre, mon major.

MAURICE, se plaçant à table.

Allons, assieds-toi, Terville, puisque Marcel t'invite.

TERVILLE.

Volontiers, mais il va porter la première santé avec nous.

MARCEL.

J'y comptais bien... Voilà mon verre. (Il verse le vin.)

MAURICE, choquant le verre.

A mes trois sauveurs!...

TERVILLE.

Comment trois?

MARCEL.

Eh bien! oui!... vous, moi et elle.

TERVILLE.

Bah! Maurice a trouvé moyen de faire une conquête depuis qu'il est ici?

MARCEL.

Ça date de plus loin.

TERVILLE.

C'est donc une rencontre, alors?...

MAURICE.

Oui, la rencontre la plus charmante, l'apparition la plus inespérée... Il y avait deux jours que j'étais confié à tes soins et quoique tu fisses pour me rassurer, je voyais bien à l'inquiète douleur de Marcel que tu ne présageais rien de bon de mon état.

MARCEL.

C'est vrai que nous avons cruellement souffert un jour... lui, étendu sur son lit, pâle, sans mouvement et presque sans souffle...

MAURICE.

Toi, bien pâle aussi, Marcel... détournant la tête et murmurant tout bas... je ne sais quoi...

MARCEL, bas à Terville.

Je disais mes prières.

TERVILLE.

Et tu as bien fait, car au point où en était Maurice, un miracle seul pouvait le sauver.

MAURICE.

Le miracle a eu lieu... J'avais fermé les yeux pour mourir... soudain j'entendis un léger bruit de pas qui s'approchait de mon lit, puis, tout près de moi, le frôlement d'une robe de soie, et enfin je sentis la salutaire impression d'une petite main douce et fraîche qui se posait sur mon front... Je rouvris les yeux, et je reconnus avec ravissement le bon ange qui venait me visiter... C'était elle, Juliette, la fille du général Morand, l'objet de mon premier, de mon éternel amour... « Pas un mouvement, « pas une parole, me dit-elle, si vous voulez que je revienne... « qu'il vous suffise d'apprendre que j'ai le pouvoir de pénétrer « ici tous les jours. Dieu a permis que le mari de ma tante, le « comte de Montalvar, jadis votre ennemi, se ralliât à la cause « que vous servez... Par ordre du gouverneur général français, « il partage maintenant avec le colonel Bernier le commande- « ment militaire de cette ville. Le sort qui nous a réunis ne « doit plus vouloir nous séparer, aussi je vous ordonne de vivre « et je viendrai savoir demain comment vous m'avez obéi. » Le lendemain, Terville, tu ne désespérais plus de me sauver.

MARCEL.

Et, chaque jour, nouveau progrès vers la guérison, parce que la fée bienfaisante revenait tous les jours.

MAURICE.

La tante de Juliette, la comtesse de Montalvar, a choisi pour ses dévotions l'église qui communique avec cet hospice et lui sert de chapelle... Juliette accompagne toujours madame de Montalvar, et tandis que la femme du commandant portugais est en prières, il est permis à la fille du général français d'apporter des encouragements et des secours à ceux qui furent les élèves ou les compagnons d'armes de son père.

MARCEL.

Voilà comment on s'est retrouvé et pourquoi nous sommes en pleine convalescence aujourd'hui.

TERVILLE.

De sorte que je n'ai plus le droit de m'attribuer cette belle cure dont j'étais si fier, tout l'honneur en revient à mademoiselle Morand.

MAURICE.

Chacun de vous y a bien aidé pour sa part, et je suis heureux de vous confondre dans ma reconnaissance. (Levant son verre.) Ainsi donc, comme je le disais tout à l'heure : A l'amitié, à la science, à l'amour... à mes trois sauveurs!..

MARCEL, regardant vers le pavillon.

Ah! le tailleur de la compagnie est chez vous.

MAURICE.

Je ne l'ai pas fait appeler.

MARCEL.

Mais moi je lui ai commandé un uniforme pour vous... Vous ne pouvez plus sortir avec l'autre, il est oublié comme un vieux drapeau... l'étoffe brûlée et trouée par les balles, c'est superbe au bout d'une lance; mais sur les épaules d'un jeune officier, ça ne vaut pas un habit neuf. (Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE IV.

MAURICE, TERVILLE.

MAURICE.

Je m'explique à présent pourquoi Marcel ne m'a pas permis d'aller le voir ce matin, mon uniforme déchiré blessait trop son amour-propre.

TERVILLE.

D'ailleurs, on ne t'eût pas laissé sortir. Il faut que tous les pensionnaires de la maison soient ici pour la réception des deux commandants militaires.

MAURICE.

Ils doivent venir?

TERVILLE.

Oui, le colonel Bernier et le comte de Montalvar, notre nouvel allié, visitent ensemble aujourd'hui tous les postes et tous les établissements de Santarem.

MAURICE.

Le comte de Montalvar?... je vais donc le connaître, je pourrai lui parler.

TERVILLE.

Tu vas lui demander la main de sa nièce?

MAURICE.

Il me reste encore un grade à conquérir avant d'oser parler de mes espérances; mais je solliciterai du moins la faveur d'être présenté à madame la comtesse de Montalvar.

TERVILLE.

M. de Montalvar a ouvert ses salons aux officiers de la garnison, mais il en fait presque toujours seul les honneurs. On ne voit qu'à peine madame la comtesse qui semble être une étrangère dans son hôtel. Belle encore et d'une exquise distinction, madame de Montalvar nous a accueillis, nous, ses compatriotes, avec une sorte d'indifférence qui nous a péniblement surpris. Aux compliments que chacun s'empressait de lui adresser, elle n'a répondu que par des monosyllabes qu'accompagnait un sourire doux et triste... sourire toujours le même. Rien de ce qui

se disait autour de la comtesse n'appelait son attention, les souvenirs même du pays invoqués par nous, n'éveillaient en elle aucune sensation apparente. C'est une charmante femme, me disait en sortant le commandant Guérin; mais rien ne vibre dans ce cœur-là.

MAURICE.

Et que pensais-tu, toi?

TERVILLE.

Je crois, Maurice, qu'il y a des douleurs telles qu'elles paralysent le cœur et tuent l'âme. Eh bien! il y a une de ces douleurs-là dans la vie de madame de Montalvar.

MAURICE.

Où vas-tu donc?

TERVILLE.

Où mon service m'appelle... Tu n'as plus besoin de moi; mais d'autres réclament mes soins. A tantôt, Maurice, à tantôt. (Terville entre à gauche au moment où Marcel sort du pavillon. Il porte un habit plié sur le bras.)

SCÈNE V.

MAURICE, MARCEL.

MARCEL.

Voilà votre affaire, et je suis sûr que ça vous ira bien.

MAURICE.

Décidément, tu as depuis ce matin un petit air mystérieux qui m'intrigue.

MARCEL, montrant l'habit plié.

Essayons-nous?

MAURICE.

Comment, ici?

MARCEL.

Puisque nous y sommes. (Posant l'habit sur un siége.) Je vais vous aider.

MAURICE, pendant que Marcel l'aide à ôter sa capote.

Dis donc, Marcel, je quitte l'hôpital ce soir; nous ne la verrons plus ici.

MARCEL.

Non, mais vous irez la voir chez elle. C'est bien le moins que vous lui rendiez ses visites... (Lui passant l'habit.) Le bras gauche, s'il vous plaît... (Continuant.) C'est pour ça qu'il vous fallait un nouvel uniforme.

MAURICE.

Je ne m'en occupais guère... Heureusement que tu penses à tout, toi.

MARCEL, continuant à l'habiller.

L'autre à présent .. là... (Il a mis à Maurice un habit qui porte une double épaulette d'or.) Ça vous prend la taille... ça vous garnit les épaules .. Que c'est plaisir de le voir! (Le contemplant à distance.) Oh! mais c'est un plaisir...

MAURICE, souriant.

Ah çà! je crois, Dieu me pardonne, que tu as des larmes dans les yeux... Comment, mon habit neuf est si attendrissant que cela?

MARCEL.

Vous riez parce que vous ne voyez pas l'effet... heureusement que j'ai là un petit miroir. (Le lui présentant.) Tenez... regardez-vous donc, mon capitaine!

MAURICE.

Capitaine! moi... mais je rêve, Marcel.

MARCEL.

Si peu, que vous n'avez qu'à fouiller dans votre poche, vous y trouverez le brevet que le colonel Bernier avait reçu pour vous.

MAURICE, qui a tiré le brevet de la poche et qui l'ouvre.

C'est vrai... je suis capitaine!

MARCEL.

Oui, aussi vrai que je suis caporal. (Il montre ses galons.)

MAURICE.

Ah! tu ne refuses donc plus les grades?

MARCEL.

Moi? je les accepterai tous à présent... je veux vous rattraper... je veux vous faire honneur un jour... (A part.) Au prix de ma vie je le voudrais!

MAURICE.

Mais comment ai-je pu mériter?.. .

MARCEL.

Quand on va au feu comme vous, mon officier, on n'en rapporte pas que des blessures. (Le contemplant avec bonheur.) Que ça vous va donc bien ces épaulettes-là.

MAURICE.

Bon Marcel!.. Mais pourquoi t'intéresses-tu si fort à mon avancement?

MARCEL, vivement.

Pourquoi?... (Se reprenant.) Je ne sais pas... mais voyez-vous ça me rend fier et heureux comme si j'étais votre père!

MAURICE.

C'est mère Thérèse qui sera heureuse aussi quand elle saura...

MARCEL.

Ça ne tardera pas... elle est en train de rejoindre avec le détachement, et aujourd'hui ou demain au plus tard, elle sera à Santarem.

MAURICE.

Alors, demain, mère Thérèse aura doublement à me féliciter; car dès ce soir Juliette connaîtra mon nouveau grade, et j'aurai fait valoir auprès de sa famille les espérances qu'autorisait le général Morand. (On entend battre aux champs.)

MARCEL.

C'est pour la visite des deux commandants... et je ne suis pas en tenue... ma toilette sera bientôt faite. (Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE VI.

MAURICE, MONTALVAR, LE COLONEL BERNIER, OFFICIERS, SOLDATS, puis MARCEL.

(Les officiers et les soldats viennent se ranger sur le passage des deux commandants.)

MONTALVAR, au colonel.

Je suis vraiment touché de l'accueil que j'ai reçu de vos frères d'armes et je m'honore de partager le commandement de cette ville avec vous, colonel... Nous tâcherons, Messieurs, de vous rendre agréable votre séjour à Santarem... Les Français aiment les fêtes, on en donne de charmantes au palais du gouverneur.

LE COLONEL.

J'en suis fort aise pour mes jeunes officiers... quant à moi...

MONTALVAR.

Vous ne refuserez pas, colonel, d'assister au bal que donne ce soir le duc de Moralès pour les fiançailles de son fils avec mademoiselle Juliette Morand, ma nièce et votre compatriote.

MAURICE.

Qu'entends-je! (A Montalvar.) Mademoiselle de Morand se marie?

MONTALVAR.

Oui, Monsieur. (Au colonel.) Quel est donc ce jeune officier?

LE COLONEL.

Le plus jeune capitaine de l'armée... il a failli payer son grade au prix de sa vie.

MONTALVAR.

Je vous félicite, Monsieur, de votre avancement et de votre guérison.

LE COLONEL, montrant Terville.

Guérison qui fait honneur à notre aide-major... Maintenant, Terville, conduisez-nous. (Terville et les commandants entrent dans le bâtiment à droite.)

MARCEL, reparaissant.

Me voilà astiqué convenablement, et je peux me présenter... (Voyant Maurice abattu.) Qu'est-ce que vous avez donc, mon capitaine?

MAURICE.

Je suis le plus malheureux des hommes... Juliette est perdue pour moi... Aujourd'hui... ce soir... tout à l'heure on la donne à un autre!

MARCEL.

C'est impossible!... Qui vous a dit cela?

MAURICE.

Le comte de Montalvar, son oncle, son tuteur... celui-là enfin qui, seul, a le droit de disposer de son sort.

MARCEL.

Mais mademoiselle Juliette nous a parlé de sa tante qui est Française, et qui sera pour nous.

MAURICE.

Tout est désespéré, te dis-je. (Rentrée générale.)

LE COLONEL.

Vous voyez, monsieur le comte, que les soins ne manquent pas à nos pauvres malades... Avant d'aller visiter la caserne des marins de la Garde... permettez-moi de vous présenter le plus brave soldat de ce corps d'élite.

MONTALVAR.

Volontiers... je serai charmé de le connaître.

MARCEL, à part.

J'ai entendu cette voix-là.

LE COLONEL.

Approche, Marcel.

MONTALVAR.

Les marins de la Garde sont de terribles ennemis... je le sais... (Il s'arrête frappé à la vue de Marcel.) L'homme à la dépêche!

MARCEL, à part.

Le gredin qui a failli me faire pendre!... Motus!.. j'ai juré.

LE COLONEL.

Maintenant, monsieur de Montalvar, quand vous voudrez.

MONTALVAR.

Je suis à vos ordres.

MARCEL, à Maurice, tandis que les autres remontent.

Montalvar!! C'est là le comte de Montalvar... c'est sa femme qui est la tante de mademoiselle Juliette?

MAURICE.

Oui.

MARCEL.

Justice du ciel!

LE COLONEL, à Maurice.

Suivez-nous, Maurice.

MARCEL, à part, pendant que Maurice s'éloigne.

Oh! mon Dieu! vous avez eu pitié de cet enfant... Elle le sauvera... elle... sa mère!.. (On bat aux champs, et on présente les armes devant les officiers qui s'éloignent.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Un petit salon de l'hôtel de Montalvar.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTALVAR, OFFICIERS FRANÇAIS.

MONTALVAR, entouré des officiers.

Recevez, Messieurs, mes actions de grâces pour l'honneur que vous m'avez fait en insistant pour me reconduire jusqu'à mon hôtel... nous avons ce soir, vous le savez, un grand bal au palais du gouvernement. Avant de vous rendre chez le gouverneur, voudrez-vous bien, Messieurs, venir prendre ce soir le punch chez moi, nous porterons la santé de votre empereur.

L'OFFICIER.

Nous acceptons avec joie, monsieur le comte.

TOUS.

Nous acceptons.

MONTALVAR.

A ce soir, donc, Messieurs.

TOUS.

A ce soir. (Ils saluent et sortent.)

SCÈNE II.

MONTALVAR, ROBLEDO, puis UN INCONNU.

MONTALVAR.

Ah! assez de contrainte et de mensonge! Robledo, je n'y suis plus pour personne. (Un personnage enveloppé d'un long manteau est entré pendant que les officiers sortaient par le fond. Ce personnage s'approche de Montalvar.)

L'INCONNU.

Excepté pour moi, Excellence!

MONTALVAR, surpris.

Qui... toi?...

L'INCONNU.

Regarde!

MONTALVAR.

Ah! (A Robledo.) Veille au dehors. (Robledo s'éloigne. — Montalvar revenant à l'inconnu.) Voilà bien le signe de ralliement. (Plus bas.) Quel est ton souverain?

L'INCONNU.

La reine Marie que l'exil a chassée de Lisbonne.

MONTALVAR.

Quel est notre maître à tous?

L'INCONNU.

Le conseil invisible qui siége à Bragance.

MONTALVAR.

C'est bien, parle. Que me veux-tu?

L'INCONNU.

Le maître m'a ordonné d'aller demander au comte de Montalvar ce qu'il avait fait.

MONTALVAR.

Montalvar a fait ce qu'il avait promis. En rentrant à Santarem comme allié des Français, en feignant de vouloir servir leur cause, j'ai gagné la confiance des envahisseurs du Portugal. Ils sont à présent dans mes mains. J'ai vu tous nos fidèles, ils se tiennent prêts. Le retard du renfort promis par la flotte alliée arrête seul leur élan.

L'INCONNU.

A l'heure où je parle, la flotte alliée est en vue d'Oporto.

MONTALVAR.

La preuve?...

L'INCONNU.

Tu l'auras.

MONTALVAR.

Quand cela?

L'INCONNU.

Quand tu verras briller le signal convenu.

MONTALVAR.

Les trois feux sur la montagne?

L'INCONNU.

Oui.

MONTALVAR.

Je pourrai donc alors arracher ce masque qui me pèse et m'étouffe?...

L'INCONNU.

La garnison de Santarem?...

MONTALVAR.

Est faible et ne pourra résister à tout un peuple qui se soulèvera. D'ailleurs, les soldats se défendront mal, quand ils n'auront plus d'officiers à leur tête.

L'INCONNU.

Et ces officiers?

MONTALVAR.

Ne seront plus à craindre au moment de l'action.

L'INCONNU.

De qui as-tu besoin?

MONTALVAR.

De l'homme de Mérencias.

L'INCONNU.

On te l'enverra ce soir.

MONTALVAR.

Ce soir?

L'INCONNU.

Oui, car cette nuit même il sera temps d'agir.

ROBLEDO, entrant vivement.

La comtesse et mademoiselle Morand.

MONTALVAR.

Conduis cet homme par l'escalier dérobé, évite surtout qu'il soit vu de personne. (A l'inconnu lui tendant la main.) Haine à la France!

L'INCONNU.

Liberté au Portugal! (Robledo et l'inconnu sortent par la gauche. La comtesse et Juliette entrent par le fond.)

SCÈNE III.

MONTALVAR, LA COMTESSE, JULIETTE.

(La comtesse et Juliette remettent à un valet leurs mantelets et leurs livres de messe.)

JULIETTE, bas à la comtesse.

Ma tante, vous m'avez promis.

MONTALVAR, devant un bureau, parcourt des papiers.

Ah! vous étiez à l'église, Mesdames?

JULIETTE.

Monsieur le comte, nous avons prié Dieu de nous venir en aide.

MONTALVAR.

Contre moi?

JULIETTE.

Non, monsieur le comte, mais contre un projet qui désespère l'orpheline, qui croyait trouver auprès de vous secours et appui.

MONTALVAR.

A cette orpheline je donne une famille nouvelle, famille noble, riche et puissante. Quant à ces rêves dont mademoiselle Morand a bien voulu me faire confidence hier, elle n'y doit plus songer aujourd'hui. Mon alliance avec les Morales est un gage de plus donné à nos nouveaux maîtres; ce mariage aura donc lieu, parce que celui qui commande à Lisbonne le désire, et parce que je le veux. (La comtesse va s'asseoir et pleure.)

JULIETTE, qui la regarde.

Pauvre tante!.. Elle pleure, mais elle se tait.

MONTALVAR.

Vous le voyez, Juliette, madame la comtesse a compris que toute résistance était inutile.

JULIETTE.

Céder à la violence, ce n'est pas consentir; bien que placée sous votre tutelle, monsieur le comte, je ne vous laisserai pas disposer arbitrairement de mon sort. Je ne sais si je pourrai jamais appartenir à celui que j'aime; mais je vous affirme que, tant que M. Maurice vivra et qu'il ne m'aura pas déliée de mon serment, je ne serai pas à un autre. Vous vous étonnez de ma résolution, et vous croyez en avoir facilement raison. Permettez-moi de vous rappeler que je suis Française, et que de cette le-

nêtre je puis voir flotter le drapeau de mon pays. Sous ce drapeau, monsieur le comte, le faible est sûr d'avoir un appui, et l'orpheline aura des défenseurs. (Voyant venir le valet, elle s'approche de la comtesse qui est retombée dans son atonie.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN VALET, puis THÉRÈSE.

LE VALET.

Une vivandière française demande la faveur de parler à Son Excellence... Elle vient, dit-elle, pour affaire de service.

MONTALVAR.

Faites entrer cette femme. (Madame de Montalvar brode. Les deux dames ne prêtent d'abord aucune attention à Thérèse.)

THÉRÈSE.

Pardon, excuse, mon commandant. J'aurais dû faire mon entrée dans la ville avec le 1er bataillon du 27e léger. Si je suis restée dans les traînards, c'est que ma mule a les jambes aussi mauvaises que la tête. Enfin, je rejoins ce matin, je crois n'avoir rien de plus pressé à faire que d'ouvrir ma cantine, et voilà que votre satané capitaine de la police m'en empêche, en me soutenant qu'il me faut une patente portugaise.

MONTALVAR.

Le capitaine de la police a fait son devoir.

THÉRÈSE.

S'il avait une consigne, je n'ai plus rien à dire, et je vous prie alors de me délivrer la patente en question. Voilà mes papiers. (Elle les lui remet.)

MONTALVAR.

Il aurait fallu amener deux répondants.

THÉRÈSE.

Oh! je vous amènerai tout le régiment si vous voulez; ou, si vous l'aimez mieux, un officier dont la parole en vaut bien deux.

JULIETTE, se retournant et souriant.

Oh! moi aussi je répondrai pour vous.

THÉRÈSE.

Tiens, vous ici, Mam'zelle!..

JULIETTE.

Je suis chez ma tante, madame de Montalvar. (Elle désigne la comtesse qui n'a pas tourné la tête.)

THÉRÈSE, qui s'est approchée.

Bonté divine! oh! ça n'est pas possible!

MONTALVAR, qui a examiné les papiers.

Vous êtes née à Toulouse?

THÉRÈSE, qui cherche à mieux voir la comtesse.

Oui, oui, commandant.

MONTALVAR.

Vous vous nommez Thérèse Bontemps?..

THÉRÈSE.

Oui, oui, commandant.

LA COMTESSE, la regardant.

Thérèse Bontemps?..

THÉRÈSE.

Oh! je ne me trompais pas!

LA COMTESSE, près de courir à Thérèse.

Elle!... elle, qui a vu mourir mon enfant!..

MONTALVAR.

Il ne reste plus qu'une formalité à remplir, un timbre à apposer. Suivez-moi jusqu'à mon bureau.

THÉRÈSE.

Oui, Excellence! (Robledo entrant s'approche de Montalvar qui se levait.)

ROBLEDO, bas.

Le soldat Marcel, que je devais faire surveiller, vient de se présenter à l'hôtel. Il demande à parler à madame la comtesse. Que faut-il faire?..

MONTALVAR.

Laisser monter cet homme. Quand il partira, ne plus le perdre de vue et envoyer prendre mes ordres. (Robledo sort.)

LA COMTESSE, bas à Thérèse.

Thérèse, je veux te revoir aujourd'hui, ce soir même.

THÉRÈSE.

Oh! je reviendrai, Madame.

MONTALVAR, à part.

Que peut-il vouloir à la comtesse?.. Je le saurai! (A Thérèse.) Je vous attends... hâtons-nous!

THÉRÈSE.

Me voilà, commandant... Votre servante, Madame et Mademoiselle. (Ils sortent.)

SCÈNE V.

JULIETTE, LA COMTESSE, puis MARCEL.

LA COMTESSE, suivant Thérèse des yeux.

Thérèse Bontemps! C'est elle qui a reçu son dernier regard, son dernier baiser. (Le valet introduit Marcel et sort.)

JULIETTE.

Marcel! l'ami de Maurice!... (Elle remonte au-devant de Marcel.)

MARCEL.

Oui, c'est moi, Mademoiselle?... Je viens ici pour vous.

JULIETTE.

Pour moi?

MARCEL.

Oui, je viens prier madame votre tante en faveur de mon capitaine.

JULIETTE.

Ma tante, je vous l'ai dit déjà, elle ne pourra rien.

MARCEL, timidement.

C'est elle qui est là?

JULIETTE.

Oui. Oh! n'ayez pas peur... on dirait que vous tremblez... elle ne s'aperçoit seulement pas que vous êtes ici... son esprit et son regard sont loin de nous.

MARCEL.

Il faut pourtant que je lui parle, et que je lui parle à elle seule.

JULIETTE.

A elle seule?...

MARCEL.

J'ai à lui rappeler des souvenirs qui l'intéresseront à Maurice, j'en suis sûr.

JULIETTE.

Dieu le veuille!... Attendez! je vais la prévenir... (Allant à la comtesse.) Ma tante! ma tante!...

LA COMTESSE, comme se réveillant.

Ah! tu étais restée, Juliette?... que me veux-tu?...

JULIETTE.

Vous annoncer un soldat, un ami de ce jeune officier.

LA COMTESSE.

Que vient-il me demander?... Je ne suis rien, moi, je ne peux rien.

JULIETTE.

Il vous supplie de l'entendre : ce qu'il a à vous dire, il ne peut le confier qu'à vous seule. Tenez, le voilà... le connaissez-vous donc?...

LA COMTESSE, qui le regarde.

Non! je ne le connais pas.

JULIETTE.

N'importe!... veuillez l'écouter, je vous en prie!...

LA COMTESSE.

Voyons, qu'il approche! qu'il parle!...

JULIETTE.

Il attend que je sois partie; ma bonne tante, écoutez-le bien. C'est un digne homme que ce soldat... je l'aime... parce qu'il a sauvé Maurice... Je vous laisse. (Elle sort.)

SCÈNE VI.

MARCEL, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Maurice!... celui qu'elle aime s'appelle aussi Maurice. (Regardant du côté par lequel Juliette a disparu.) Mon pauvre enfant!... on me parlera de lui, ce soir.

MARCEL.

Maurice n'a d'espoir qu'en elle... allons, du courage. (Il s'approche.) Madame la comtesse...

LA COMTESSE, se retournant.

Hein?... qui est là?...

MARCEL.

Moi, Madame, moi Marcel, caporal aux marins de la Garde, et l'ami du capitaine Maurice.

LA COMTESSE.

Ah! oui...

MARCEL.

Vous vous souvenez peut-être de moi, Madame?

LA COMTESSE.

De vous?... vous ai-je donc déjà vu?...

MARCEL.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

En France?

MARCEL, avec effroi.

En Portugal, au château de Palmeira... Vous n'avez pas oublié le malheureux qui vous a dû la vie.

LA COMTESSE.

Ah! c'était vous?...

MARCEL.

Si la Providence a voulu que je fusse sauvé par vous, moi, qui ne méritais pas votre pitié, c'était afin qu'aujourd'hui je pusse venir vous demander aide et protection pour une personne. Oh! bien digne de votre intérêt, celle-là... Mais, Madame, vous ne m'écoutez pas!...

LA COMTESSE, préoccupée.

Hein!... moi... qu'est-ce que vous me dites?...

MARCEL.

Au château de Palmeira, il ne s'agissait que de ma vie, qui n'est rien. Aujourd'hui, il s'agit d'un pauvre jeune homme... qui se tuera, si vous ne m'aidez pas à défendre son bonheur. Oh!... c'est un bon et noble cœur... je l'aime comme en ce monde on chérit ou sa mère ou son enfant. Et c'est bien naturel... un pauvre soldat comme moi, qui n'a plus de famille, quand il se prend à aimer, cette amitié-là, c'est comme une religion... Oh! si vous le connaissiez, vous aussi, vous aimeriez Maurice.

LA COMTESSE, que ce nom tire de sa préoccupation.

Maurice!... (Elle regarde Marcel.)

MARCEL.

Vous auriez pitié de son désespoir?...

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que vous me demandez?

MARCEL.

Quel regard!

LA COMTESSE, avec exaltation.

Que me parlez-vous de douleur?... de désespoir?... à moi qui ai tant souffert, tant pleuré, que sur la tombe de ma mère je ne trouverais plus de larmes. Vous me demandez de la pitié... pour qui?... je ne le sais plus déjà... Vous me dites que je vous ai sauvé, vous que je ne connaissais pas, je ne savais pas ce que je faisais... j'obéissais à mon instinct et non pas à mon cœur... je n'en ai plus de cœur.

MARCEL.

Oh! (Il tombe à genoux.)

LA COMTESSE, le regardant.

Pourquoi êtes-vous ainsi à genoux devant moi?

MARCEL.

Je suis à ma place, Madame... on vous a faite bien malheureuse, plus malheureuse même que je ne le croyais... Je le disais bien, c'est la Providence qui nous a réunis. C'est moi qu'elle a choisi pour ramener un peu de bonheur dans cette pauvre âme que la douleur a endormie peut-être, mais qu'elle n'a pas tuée.

LA COMTESSE.

Je ne vous comprends pas.

MARCEL.

La comtesse de Montalvar peut ne pas me comprendre... mais mademoiselle de Boispréau se souviendra... elle!

LA COMTESSE.

De quoi donc?

MARCEL.

De l'île de Sainte-Lucie, et de la nuit du 12 septembre.

LA COMTESSE.

Oh!

MARCEL.

Pardonnez-moi, Madame, vous voyez que je ne vous parle de cela qu'à genoux.

LA COMTESSE.

Oh! mon secret! mon secret!

MARCEL.

Ne craignez rien!... moi seul au monde, je le connais... et je mourrais plutôt que de laisser un soupçon arriver jusqu'à vous! Le coupable qui m'a tout avoué ne dira plus ce secret qu'à Dieu.. Si j'ai ravivé ce cruel souvenir, si je vous ai rappelé à la douleur, c'est pour que vous me compreniez bien quand je vous parlerai de votre fils...

LA COMTESSE.

De mon fils!... Ah! vous aussi vous l'avez vu mourir?...

MARCEL.

Mourir?...

LA COMTESSE.

Il y a quinze ans de cela; et depuis quinze ans, je ne vis plus.

MARCEL.

Eh quoi! depuis quinze ans vous pleurez votre fils?... Oui, je devine... pour vous décider à vous marier on n'a pas reculé devant un mensonge... un sacrilége... Car c'est un sacrilége de tromper une pauvre mère.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?...

MARCEL.

Je vous dis qu'il faut revivre, Madame; revivre pour aimer votre enfant qui existe...

LA COMTESSE.

Il existe!...

MARCEL.

C'est pour lui que je venais vous implorer.

LA COMTESSE.

Maurice!...

MARCEL.

Est votre fils, Madame, et devant Dieu, je vous le jure, il est digne de sa mère! de sa mère qu'il ne connaît pas... qu'il ne connaîtra jamais si vous l'ordonnez.

LA COMTESSE.

Oh! dites-moi encore qu'il existe, qu'il est près de moi... que je pourrai le voir. Dites-moi donc que je ne suis pas folle!...

MARCEL.

Non, non... Si Maurice ne doit jamais vous appeler sa mère... vous pourrez du moins être pour lui une protectrice... une amie; Maurice vous devra bien plus que la vie si vous le voulez, il vous devra le bonheur.

LA COMTESSE.

Si je le veux!

MARCEL.

Oh! maintenant, n'est-ce pas, vous vous sentez forte et courageuse?...

LA COMTESSE.

Je me sens mère!... Au prix de ma vie, je veux que Maurice soit heureux, je veux qu'il m'aime!

MARCEL.

Vous vous opposerez donc au mariage de mademoiselle Morand avec son rival.

LA COMTESSE.

C'est Juliette que son cœur a choisie?.. Juliette ma parente... presque ma fille?... Oh! oui, Juliette sera sa femme... ma tendresse en passant par elle ira jusqu'à Maurice.

MARCEL.

Vous refuserez votre consentement à M. de Montalvar?...

LA COMTESSE.

Oui, j'écrirai à Lisbonne.

MARCEL.

Aujourd'hui?

LA COMTESSE.

Tout à l'heure.

MARCEL.

Je puis donc aller rassurer Maurice, je lui dirai que vous répondez de son bonheur?

LA COMTESSE.

Allez!

MARCEL.

Et s'il veut venir remercier sa protectrice, je vous l'amènerai, Madame.

LA COMTESSE.

Lui!.. Oh! attendez... attendez que la pauvre mère affaiblie par le chagrin ait retrouvé des forces pour la joie!... Qu'il vienne ce soir... oui, Thérèse me dira... m'expliquera... à ce soir!... Mais hâtez-vous... Maurice doit compter les minutes... Allez et soyez béni, vous qui m'avez rendu mon fils. (Elle lui tend la main. Marcel n'ose pas toucher cette main, mais il baise le bas de la robe de la comtesse, puis s'éloigne. — La comtesse, qui l'avait suivi jusqu'au seuil de la porte, veut courir au bureau pour écrire, mais elle trouve debout, devant elle, M. de Montalvar. — A son air, à son regard, elle devine et comprend qu'il a tout entendu. — Elle jette un cri de terreur et tombe à genoux.)

Acte troisième. — Cinquième tableau.

Posada à l'extrémité de la ville de Santarem. Cette masure occupe les deux tiers du théâtre à la gauche des spectateurs. La grande porte de la posada ouvre à droite sur une sorte de boulevard au delà duquel on aperçoit un parapet ruiné et les fossés de la ville. Plus loin, la campagne. A l'intérieur de la posada, deux salles: l'une inférieure, l'autre supérieure. On monte à cette dernière soit de l'intérieur par un petit escalier tournant qui communique de la salle basse à celle qui est située au-dessus, soit du dehors par un escalier, dit échelle de meunier. On peut aussi entrer dans la salle supérieure et sortir de celle-ci sans passer par la salle du rez-de-chaussée. Au fond de cette dernière une large fenêtre ouvrant sur une profonde ravine. Porte à gauche conduisant dans l'intérieur. Une grande table, d'autres plus petites, bancs, escabeaux. Une niche renfermant une madone et qu'on ferme à volonté avec un rideau.

SCÈNE PREMIÈRE.

NUGUEZ, SANCHETTE, PORTUGAIS, PORTUGAISES.

(Des ... portugais et des femmes sont attablés et boivent; on entend battre la retraite.)

SANCHETTE.

Chut! écoutez .. C'est le tambour.

NUGUEZ.

Oui. C'est la retraite... et à ce signal-là toutes les portes doivent se fermer, toutes les lumières doivent s'éteindre. C'est l'ordre du colonel Bernier. Ainsi, mes bons amis, payez et partez ; ce n'est pas moi qui vous chasse, c'est la consigne française. Vous savez que nous ne sommes plus les maitres chez nous.

UN PORTUGAIS.

Mais ça ne durera pas toujours.

NUGUEZ, bas.

On dit même que ça ne durera pas longtemps.

LE PORTUGAIS, à part.

Amen. (Haut.) Bonsoir, Sanchette; à demain, Nuguez. (Départ général.)

NUGUEZ, à Sanchette.

A présent, fermons les portes.

SANCHETTE.

Du tout, ne fermons rien... Nous allons avoir du monde.

NUGUEZ

Malgré la défense... quoi donc ?

SANCHETTE.

Des soldats français, avec la permission de leur chef, sans doute; ils m'ont retenu cette salle pour ce soir, après la retraite.

NUGUEZ.

Combien seront-ils, ces soldats?

SANCHETTE.

Une douzaine au moins.

NUGUEZ

J'aime mieux quand ils ne sont qu'un.

SANCHETTE.

Prends garde, mon homme, il te vient des idées qui pourront finir par te coûter cher... Il nous serait déjà arrivé malheur si tu avais autant de courage que de mauvaises intentions.

NUGUEZ.

Comme on serait bien placé ici pour se débarrasser d'un ennemi... à l'extrémité du faubourg, loin de toute habitation... et sous nos fenêtres, une ravine si profonde qu'on la nomme *le Saut du Diable*, vu que lui seul serait capable d'en remonter s'il y était tombé.

SANCHETTE.

Serait-ce par hasard l'homme au manteau noir, venu on ne sait d'où, et que nous hébergeons depuis trois jours, qui te ferait faire ces belles réflexions-là?

NUGUEZ.

Lui? Tu sais bien qu'il ne parle à personne... C'est un savant, un docteur; toujours enfermé là dans sa chambre, il ne jase qu'avec sa cigarette et ses fioles... Ça doit être un fameux médecin.

SANCHETTE.

C'est un médecin aussi, celui qui a commis un si grand crime au château de Mérancias... et on ignore ce qu'il est devenu, le misérable!... Que Dieu garde en santé notre petit Manoël; mais s'il devait tomber malade, c'est à ma patrone que je demanderais sa guérison, et non pas à un médecin... depuis le terrible événement de Merancias... ils me font tous frémir.

NUGUEZ.

Tais-toi... voilà l'homme au manteau noir qui descend de sa chambre; il vient fumer sa cigarette à présent qu'il n'y a plus personne et qu'il croit tout fermé. (Pendant que l'homme au manteau noir, ou plutôt le docteur, descend lentement l'escalier intérieur. L'émissaire qu'on a vu au tableau précédent arrive sur le boulevard et se présente à la porte de la posada.)

SCÈNE II.

SANCHETTE, NUGUEZ, L'EMISSAIRE, puis LE DOCTEUR.

NUGUEZ, à l'émissaire qui entre.

Que demande le signor cavalier?

L'ÉMISSAIRE.

Pour mon cigaretto du feu, s'il vous plait?

LE DOCTEUR, qui est descendu.

Voici l'homme que j'attends peut-être?

SANCHETTE

Je vais voir si le brasero n'est pas éteint. (Elle sort.)

L'ÉMISSAIRE, à part, regardant le docteur.

Voici l'homme que je cherche et que je devais trouver ici.

LE DOCTEUR, s'avançant vers l'emissaire et présentant sa cigarette.

Du feu?... bien venu soit celui qui en demande.

L'EMISSAIRE, à part.

C'est le mot d'ordre. (Haut.) Merci à celui qui en donne.

LE DOCTEUR, à part.

C'est bien lui. (L'émissaire et le docteur se sont approchés; ils se trouvent face à face sur le devant de la scène, l'un allumant son cigaretto au feu de la cigarette que l'autre ravive en aspirant l'air. Nuguez, au fond, s'occupe à ranger les bancs et les escabeaux. Tout ce qui suit est dit vivement et à demi voix par l'émissaire et le docteur.)

L'EMISSAIRE.

Es-tu prêt ?

LE DOCTEUR.

Toujours.

L'ÉMISSAIRE.

On t'attend.

LE DOCTEUR.

Où cela?

L'ÉMISSAIRE.

A l'hôtel de Montalvar.

LE DOCTEUR.

Ce soir?

L'ÉMISSAIRE.

A l'instant.

LE DOCTEUR.

Je pars.

L'ÉMISSAIRE.

Souviens-toi,... comme à Mérancias!

LE DOCTEUR

Comme à Mérancias!

SANCHETTE, revenant

Il n'y a plus une seule étincelle dans le brasero.

NUGUEZ.

C'est inutile, le signor cavalier a ce qu'il lui faut.

L'ÉMISSAIRE, à haute voix au docteur.

Grand merci, signor, et que la bonne chance soit avec vous. (Il sort.)

LE DOCTEUR, allant à Nuguez.

Mon manteau, Nuguez, mon chapeau.

NUGUEZ, allant le chercher.

Vous nous quittez?

SANCHETTE, à part.

Ma foi, tant mieux.

LE DOCTEUR.

Non, je reviendrai...

CATILLARD, au dehors à droite.

Par ici, camarades, par ici.

LE DOCTEUR, inquiet.

Hein?.. qu'est-ce cela?

SANCHETTE.

Des soldats qui viennent boire chez nous.

NUGUEZ, apportant le manteau et le chapeau.

Oui, une douzaine de Français.

LE DOCTEUR.

J'aimerais autant ne pas les rencontrer.

NUGUEZ.

Rien de plus facile, en prenant par la salle d'en haut, vous trouverez une autre sortie.

SANCHETTE.

Mais c'est le plus long.

LE DOCTEUR, à part.

C'est le plus sûr. (Il remonte l'escalier tournant, traverse la salle supérieure; puis, quand il s'est assuré que Catillard et les soldats qui ont paru sur le boulevard sont entrés dans la salle basse, il descend par l'escalier extérieur et s'éloigne rapidement vers la gauche.)

SCÈNE III.

NUGUEZ, SANCHETTE, CATILLARD, SOLDATS.

CATILLARD, en entrant aux soldats.

Voilà le local.

SANCHETTE.

La salle est prête, messieurs les Français, que faut-il vous servir?

CATILLARD.

Une mine agréable, vous la possédez... des gobelets, ils sont sur la table... de la bonne humeur, nous en apportons... il ne manque plus que le héros de la fête, notre ami Marcel, dont nous venons ici arroser les galons de caporal.

NUGUEZ.

Et ce n'est pas avec de l'eau que vous les arroserez... descends à la cave, Sanchette.

CASTILLARD.

Inutile de déranger ta moitié.

NUGUEZ.

Comment?.. pas de vin?

CATILLARD.

Pas du tien, du moins... la prudence nous oblige à lui faire cet affront.

SANCHETTE.

La prudence!

CATILLARD.

Oui, beaucoup de vos confrères ayant la mauvaise habitude d'y fourrer des choses malsaines à notre intention, nous nous abstenons de ce liquide indigène.

SANCHETTE.

C'est vrai qu'il y a de terribles exemples de ce genre-là; mais voyez-vous, monsieur le sergent, il ne faut pas toujours en accuser ceux chez qui de pareils malheurs sont arrivés... souvent c'est le crime d'un inconnu qui ne s'arrête qu'un moment et qui passe après avoir semé la mort derrière lui...

CATILLARD.

Je ne dis pas non... mais ça n'est pas engageant.

SANCHETTE.

Chez nous, il ne m'est pas possible de répondre des mauvais desseins du passant que j'héberge; du moins je suis en mesure pour réparer le mal qu'il aurait voulu faire.

NUGUEZ.

Tiens!... elle ne m'avait pas parlé de ça.

CATILLARD.

Et comment?

SANCHETTE.

Pour combattre le poison portugais, j'ai demandé des armes à la science française... voyez si je ne dis pas vrai. (Elle va chercher une fiole dans un bahut et la montre à Catillard.)

CATILLARD, lisant.

« Contre-poison! » et le cachet du pharmacien en chef de la division!... Ma foi, c'est une bonne idée, et vous êtes une brave femme.

SANCHETTE.

Ainsi donc, vous n'avez rien à craindre ici.

NUGUEZ.

De façon qu'on peut descendre à la cave.

CATILLARD.

Pas davantage! Mais soyez tranquilles... nous connaissons le tarif de l'hospitalité!... Le consommateur a le droit d'apporter sa bouteille, pourvu qu'il en paie la valeur au cabaret. Voilà mon écot (Il donne une pièce de monnaie à Nuguez.)

CHACUN DES SOLDATS, successivement.

Voici le mien! (Pendant que Nuguez reçoit l'argent, le compte et la donne à Sanchette, on voit Marcel paraître sur le boulevard; il est bientôt suivi de Robledo qui entre mystérieusement.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, dans la salle basse, MARCEL ET ROBLEDO, à l'extérieur.

MARCEL, entrant et regardant en arrière.

Ah çà! cet homme me suivra donc toujours... il paraît que c'est un espion... en ce cas nous allons jaser. (Allant à Robledo qui paraît.) Qui es-tu?... pourquoi me suis-tu?

ROBLEDO, avec mystère.

Silence!

MARCEL.

Non pas... tu vas t'expliquer tout haut... je n'aime pas les mystères.

ROBLEDO, de même.

Pourtant il en faut avec les dames... (Il lui présente un billet.)

MARCEL.

Les dames!... Alors tu te trompes, mon garçon, ce billet-là n'est pas pour moi.

ROBLEDO, baissant la voix.

Je viens de l'hôtel de Montalvar...

MARCEL.

De l'hôtel de Montalvar!.. Celle qui t'envoie... ce serait!...

ROBLEDO.

Lisez... vous verrez bien

UN SOLDAT, qui a regardé à travers la porte.

V'là Marcel!

CATILLARD.

Attention... à nos rangs! (Il fait placer le peloton sur une ligne à la gauche de la table de façon à faire face à Marcel lorsqu'il entrera.)

MARCEL, qui a ouvert le billet.

Un rendez-vous?... en secret!.. dans l'intérêt de Maurice!...

ROBLEDO.

Eh bien! où pourra-t-on vous trouver ce soir?

MARCEL.

Ici... à l'heure qu'elle voudra... j'attendrai...

ROBLEDO.

Seul?

MARCEL.

Absolument seul... (A lui-même.) Je vais congédier les autres. (Robledo disparaît.)

SCÈNE V.

MARCEL, CATILLARD, NUGUEZ et SANCHETTE, allant et venant.

CATILLARD.

Précision dans la manœuvre, c'est la coquetterie du troupier. (Aux soldats.) Présentez armes! (Chacun des soldats tire de dessous sa capote une bouteille qu'il y tenait cachée, et la présente à Marcel.) Reposez vos armes! (Toutes les bouteilles sont posées d'un même temps sur la table.)

MARCEL.

J'approuve ce temps d'exercice.

CATILLARD.

Nous le recommencerons, vu que nous avons la permission du soir.

MARCEL.

Si vous m'en croyez, mes enfants, on ne boira qu'un seul coup, et puis on s'en retournera gentiment au quartier.

NUGUEZ, monté sur l'escalier extérieur.

Tiens! là-bas, on me fait des signes... je vas voir ce que c'est. (Il disparaît à droite.)

CATILLARD, à Marcel, à demi voix.

Il paraît que nous te gênons?

MARCEL.

Un peu.

CATILLARD.

Il y a un rendez-vous sous jeu?

MARCEL, confidentiellement.

Catillard, il s'agit de quelque chose de sérieux comme le devoir... de sacré comme un malheur...

CATILLARD, étonné.

C'est différent. (Haut.) Camarades... nous allons nous dépêcher de trinquer et de filer du côté de la caserne.

UN SOLDAT, qui a rempli les verres.

Le vin est versé!

CATILLARD.

Il demande à être bu. (Levant son verre.) A la récompense du courage! Aux galons du caporal Marcel!

MARCEL.

Un moment... puisqu'il est question de fêter les nouveaux grades, allons par ordre, et d'abord : aux épaulettes du capitaine Maurice!

CATILLARD.

A tous les deux alors.

MARCEL.

Ensemble!... j'aime mieux ça.

CATILLARD ET LES SOLDATS.

A Maurice!... A Marcel!

CATILLARD, continuant.

Et bonne chance au capitaine, dans son duel.

MARCEL.

Dans son duel, dis-tu?

CATILLARD.

Eh bien! oui... il doit se battre avec M. le marquis de Morales..., le fils du gouverneur... Comment, toi... son ami intime... tu ne sais pas cela?

MARCEL.

Non... Que s'est-il donc passé entre eux?

CATILLARD.

Rien du tout à ce qu'il paraît, car M. le marquis, à qui j'ai porté l'invitation du capitaine Maurice, a dit après avoir lu : « Je ne connais pas ce M. Maurice, qui me fait l'honneur de me provoquer... et je répondrai plus tard. »

MARCEL.

Ainsi tu es sûr que la rencontre n'a pas encore eu lieu?

CATILLARD.

Très-sûr!.. D'ailleurs, tu en aurais été instruit; car il ne peut pas choisir d'autre témoin que toi.

MARCEL.

En effet... (A part.) C'est cela, sa mère aura su ce projet de duel... voilà pourquoi elle m'a écrit.

CATILLARD, arrêtant un soldat qui va verser.

Assez! On ne redouble pas aujourd'hui; mais on retriplera demain... (A demi voix, à Marcel.) Une réflexion, Marcel... As-tu confiance dans la personne que tu attends?

MARCEL.

Pleine confiance.

CATILLARD.

C'est que dans ce maudit pays... un soldat isolé.. il peut se faire que le lendemain il ne réponde pas à l'appel. Nous pouvons nous tenir aux environs, si tu crains n'importe quoi.

MARCEL.

Je ne crains qu'une chose, Catillard, c'est qu'elle n'arrive pendant que vous êtes encore ici... j'ai promis sur l'honneur qu'elle m'y trouverait seul.

CATILLARD.

C'est bien, on s'en va... (Aux soldats.) Partons, camarades.. par file à droite. . du pied gauche, marche!... (Nuguez a reparu a l'extérieur au moment où les soldats et Catillard sortent de la posada, s'éloignent et disparaissent à droite.)

SCÈNE VI.

SANCHETTE, MARCEL, NUGUEZ.

NUGUEZ, à part.

Les autres s'en vont, et il reste... bien!.. c'est ce qu'on voulait. (A Sanchette.) Allons, viens, femme... j'ai affaire à-dedans... et notre petit Manoël doit avoir besoin de toi... (A Marcel.) Ça ne vous gène pas qu'on vous laisse seul?

MARCEL.

Au contraire... Je vous serai même obligé de ne pas venir ici avant que je ne vous appelle.

NUGUEZ.

Soyez tranquille. (A demi voix, à Sanchette.) Quand même il appellerait on ne viendra pas.

SANCHETTE, à demi voix.

Que veux-tu dire?

NUGUEZ.

Je te dis de rentrer, voilà tout. (Il disparaît par la gauche avec Sanchette.)

SCÈNE VII.

MARCEL, seul.

Si j'ai bien compris le brave sergent, il ne s'agit encore que d'une simple étourderie de la part de Maurice... une provocation sans importance. Provocation qui aura précédé la bonne nouvelle que j'ai été si heureux de lui apporter et qu'il a reçue en bénissant sa protectrice... Je vais pouvoir rassurer la pauvre femme qui tremble déjà pour l'enfant qu'elle a tant pleuré. (Il lit le billet.) « Une existence précieuse est en péril... Par bonheur le « caporal Marcel, unique dépositaire d'un grand secret, peut « sauver en même temps et la vie du fils et l'honneur de la « mère. Que monsieur Marcel désigne à mon messager l'endroit « où je pourrai le rencontrer seul ce soir, je me fie sans ré- « serve à sa foi de soldat. » Oh! qu'elle vienne... qu'elle ordonne... et si un nouveau danger plane sur eux, que mon sang répandu sauve, s'il est possible, la vie du fils et l'honneur de la mère!

SCÈNE VIII.

MARCEL, à l'intérieur, MONTALVAR, ROBLEDO, en dehors.

MONTALVAR, désignant la posada.

Ce soldat est là?

ROBLEDO.

Oui, Excellence.

MONTALVAR.

Tes hommes?

ROBLEDO.

Attendent mes ordres!

MONTALVAR.

L'hôtellier?

ROBLEDO.

Est à vous.

MONTALVAR.

Tiens-toi près du rempart d'où l'on voit cette maison.

ROBLEDO.

Le signal?

MONVAVAR.

Mon gant lancé par cette fenêtre, va. (Robledo disparaît. — Montalvar s'avance vers la maison et frappe mystérieusement à la porte.)

MARCEL, allant ouvrir.

Ah! enfin! (A la vue de Montalvar il recule étonné.) Lui!

SCÈNE IX.

MARCEL, MONTALVAR.

MONVALVAR.

Ma présence te trouble et t'étonne. . (Froidement.) As-tu donc oublié qu'on t'a donné un rendez-vous ici?

MARCEL, jouant la raillerie.

Un rendez-vous?

MONTALVAR.

J'en suis sûr... c'est moi qui t'ai écrit.

MARCEL.

Vous?

MONTALVAR, répétant la première phrase de la lettre.

« Une existence précieuse est en péril... Par bonheur le caporal Marcel, unique dépositaire d'un grand secret...»

MARCEL, essayant de prendre un air enjoué.

Oui, c'est cela; eh bien! je ne comprends pas...

MONTALVAR.

Tu ne comprends pas qu'on puisse entendre chez le mari les révélations faites à sa femme.

MARCEL, à part.

Il écoutait!...

MONTALVAR.

Tu n'as plus à me demander, je pense, quelle existence est menacée, et quel est l'honneur qu'il faut sauvegarder?

MARCEL.

Vous voulez vous assurer de ma discrétion, n'est-ce pas?... Écoutez, monsieur le comte; il y a quelque temps je suis tombé entre les mains d'un homme qui voulait me faire pendre parce que moi, pauvre soldat, je défendais fidèlement, courageusement, le dépôt qu'on m'avait confié... Cet homme qu'on estime aujourd'hui comme un allié sincère, cet homme je l'ai reconnu... je pouvais le perdre, si je n'avais pas fait serment de ne jamais le dénoncer. Vous avez à présent la preuve, Excellence, que je tiens bien mes promesses.

MONTALVAR.

Et tu vas me jurer de taire le secret de la comtesse, n'est-ce pas? Mais ton silence n'est pas assez, Marcel. Je puis faire grâce à la comtesse de Montalvar, qui regrette son fils mort depuis quinze ans... L'heureuse mère du capitaine Maurice n'a à attendre de moi ni merci ni pitié.

MARCEL.

Et vous venez me dire cela à moi, monsieur le comte, quand nous sommes seul à seul... quand l'occasion de délivrer de leur ennemi le fils et la mère est si belle que je puis être à mon tour tenté de commettre un crime!

MONTALVAR, tranquillement.

Pour que tu résistes à toute tentation de ce genre, je n'ai qu'une chose à te dire, Marcel... Si à huit heures je ne suis pas rentré chez moi pour contremander les ordres que j'ai donnés, il y aura deux cadavres à ensevelir à Santarem: l'un dans l'hôtel de Montalvar, et l'autre à l'état-major du commandant français.

MARCEL.

Mais vous ne m'avez pas dit ce que je pouvais faire pour la comtesse et pour Maurice.

MONTALVAR.

Tu peux rendre à la comtesse de Montalvar son deuil et ses regrets... et faire que le capitaine Maurice me soit indifférent en redevenant un étranger pour elle; j'exige donc un désaveu signé de ta main... et écris-le vite, Marcel, car je ne sortirai d'ici qu'avec la preuve de ton imposture... Tu sais si le temps presse, ne me force pas à ne rentrer à Santarem qua quand huit heures auront sonné. (On entend au loin sonner le salut.)

MARCEL.

Cette cloche?

MONTALVAR.

Appelle les fidèles au salut. Nous n'avons plus que vingt minutes devant nous, et je suis à un quart d'heure de chez moi.

MARCEL.

Cinq minutes. (Il va vivement prendre sur le bahut de l'encre, une plume et du papier. Il s'assied devant la table. Au moment où il se dispose à écrire, il s'arrête et reprend comme par réflexion.) Monsieur le comte, quand j'aurai tué une seconde fois ce cœur de mère qui n'a recommencé à vivre que depuis ma révélation... qui me répondra que vous ne conservez aucune intention de vengeance contre le capitaine Maurice et madame de Montalvar?

MONTALVAR.

Quel intérêt aurai-je à poursuivre ce jeune homme qui par lui-même ne m'a point offensé? Cette femme qui continuera à expier en silence son crime ignoré?

MARCEL.

Oui, il y a eu crime; mais ce n'est pas elle qu'il en faut accuser.

MONTALVAR.

Je ne te demande pas de la justifier... je t'ordonne d'écrire.

MARCEL.

J'obéirai, mais avant tout, je ne laisserai pas peser un soupçon d'infamie sur la victime qu'il faut plaindre, mais que personne, entendez-vous, personne n'a le droit de mépriser.

MONTALVAR.

Tu as reçu, je le vois, les confidences de son amant.

MARCEL.

Mademoiselle de Boispréau n'a point eu d'amant... il est resté inconnu pour elle, le coupable insensé qui, dans un moment de délire, a voué au malheur éternel cette pure et noble femme.

MONTALVAR.

La preuve, Marcel?

MARCEL.

La preuve? Ah! je puis vous la donner... Si elle l'eût aimé cet homme, si seulement elle l'avait entrevu... le souvenir en serait si bien resté dans sa mémoire que, même après vingt ans, elle n'aurait pas pu, sans émotion, affronter sa présence.

MONTALVAR.

Eh bien?

MARCEL.

Eh bien! il lui parlait il y a deux heures... et vous qui écoutiez, vous qui avez dû voir... vous savez bien, Monseigneur, qu'elle ne m'a pas reconnu.

MONTALVAR.

C'était toi?

MARCEL.

Vous n'en pouvez pas douter, monsieur le comte; car je vous ai dit que j'allais écrire ce que vous me demandiez... Si je n'avais pas à expier mon crime, si je n'avais pas à sauver mon fils, est-ce que je consentirais à me déshonorer par un mensonge? (Il s'est mis à écrire avec une rapidité fiévreuse.)

MONTALVAR, à lui-même.

Le sort me sert mieux que je ne l'espérais. (Il s'assure que Marcel écrit, s'avance vers la fenêtre du fond et y lance son gant.)

MARCEL, s'interrompant.

Vous écoutez... ce n'est pas l'heure, j'espère?

MONTALVAR.

Pas encore... mais hâte-toi... car si j'arrive trop tard, c'est toi qui l'auras voulu.

MARCEL.

J'ai fini.

MONTALVAR.

Voyons, lis toi-même.

SCÈNE X.

MONTALVAR, MARCEL, NUGUEZ, ROBLEDO, PORTUGAIS.

(Pendant la lecture suivante, Nuguez, venu de l'intérieur, a paru dans la salle supérieure. Il va ouvrir la porte qui donne sur l'escalier du dehors. Au même moment Robledo, suivi de quelques Portugais armés de fusils se sont avancés sur le boulevard. Nuguez leur fait un signal. Robledo et ses hommes armés gravissent l'escalier. Ils traversent la salle d'en haut et viennent se placer sur les degrés de l'escalier tournant qui descend dans la salle basse. Ce mouvement s'est exécuté sans bruit. Montalvar seul l'a remarqué.)

MARCEL, lisant avec émotion.

« Madame la comtesse, j'ai indignement abusé du secret de « votre passé. Pour vous forcer à protéger un jeune homme qui « m'intéresse, j'ai commis un horrible mensonge. Honteux et « repentant de ma faute, je vous le demande à genoux, Madame, « oubliez ce que je vous ai dit : laissez retomber sur vos souve- « nirs le voile de deuil qui les couvre depuis quinze ans, car j'ai « menti. Le capitaine Maurice est un étranger pour vous. » Est-ce bien, monsieur le comte?

MONTALVAR, prenant le papier.

C'est bien... signe... et maintenant que Dieu te pardonne, moi je t'ai condamné. (S'éloignant de Marcel et le désignant aux Portugais.) Feu!

MARCEL, tombant frappé par les coups de feu.

Ah! j'ai menti et je ne les sauve pas! (Il tombe, en ce moment on voit briller au loin trois feux sur la montagne.)

MONTALVAR.

Ah! ces trois feux sur la montagne!... enfin!... l'heure de la vengeance a sonné... Cette nuit, à Santarem, soulèvement général.

TOUS

Vive le Portugal!

MONTALVAR, qui, en revenant, a heurté le corps de Marcel.

Il est mort... jetez donc ce cadavre dans l'abîme.

ROBLEDO.

Vous entendez... dans un manteau, et par cette fenêtre. (On enveloppe Marcel dans un manteau.)

MONTALVAR.

A présent que j'en ai fini avec le caporal Marcel, au capitaine Maurice. (Les soldats jettent le corps de Marcel par la fenêtre.)

SIXIÈME TABLEAU.

Dans l'hôtel de Montalvar. Un salon à pans coupés. Au fond trois portes qui ouvrent sur un second salon. Dans le pan coupé à droite, une fenêtre avec balcon en dehors. Dans le pan à gauche, un meuble orné d'une glace. Au premier plan à gauche une petite porte. Les trois portes du fond restent fermées jusqu'à la septième scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, JULIETTE.

(La comtesse, pâle et à demi étendue sur son canapé au premier plan à gauche, écoute Juliette qui est assise sur un tabouret à ses pieds.)

LA COMTESSE.

J'ai peine à croire à ce que tu me dis, Juliette.

JULIETTE.

Je vous répète, ma tante, que monsieur de Montalvar a renoncé à ce projet de mariage qui nous désespérait tous.

LA COMTESSE.

Je crois rêver. Pour agir ainsi, monsieur de Montalvar doit avoir un but, un motif, que je cherche en vain à m'expliquer.

JULIETTE.

Pourquoi ne voulez-vous pas admettre que monsieur le comte ait loyalement renoncé à une alliance impossible?

LA COMTESSE.

Tu crois à sa générosité... C'est que tu ne sais pas...

JULIETTE.

Quoi donc?

LA COMTESSE, apercevant Montalvar.

Silence!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MONTALVAR.

MONTALVAR.

Vous n'êtes pas encore à votre toilette, Mesdames? prenez garde, l'heure va nous presser.

JULIETTE.

Oh! je serai bientôt prête, monsieur le comte.

MONTALVAR.

A merveille!

JULIETTE, avec hésitation.

Vous m'avez dit, n'est-ce pas, qu'il ne serait plus question de ce mariage?

MONTALVAR.

Il n'est question, aujourd'hui, que d'un bal, d'une fête, soyez donc franchement tout au plaisir de cette nuit.

JULIETTE, bas à la comtesse.

Vous l'entendez? (Haut.) Rentrez-vous avec moi, ma tante?

LA COMTESSE, qui n'a pas quitté Montalvar des yeux.

J'irai te rejoindre, mon enfant.

MONTALVAR, à Juliette.

C'est bien!... hâtez-vous et faites-vous bien belle.

JULIETTE.

Oh! monsieur le comte, vous m'avez déjà fait heureuse!... (Elle sort.)

SCÈNE III.

LA COMTESSE, MONTALVAR.

MONTALVAR.

Pourquoi ne la suivez-vous pas?...

LA COMTESSE.

Juliette va se parer, parce qu'elle croit à ce que vous venez de dire; je suis restée, Monsieur, parce que je doute encore.

MONTALVAR.

De quoi doutez-vous?

LA COMTESSE.

De ce qui la rend si joyeuse.

MONTALVAR.

Vous avez tort, Madame. J'ai renoncé au mariage de Juliette et de monsieur de Morales, parce que ce mariage, qui devait servir mes projets, n'est plus utile à leur accomplissement. Vous voilà rassurée sur ce point; allez donc retrouver mademoiselle Morand, nous partirons pour le bal aussitôt que vous serez prêtes.

LA COMTESSE.

Que me parlez-vous de bal et de fête, Monsieur! ne voyez-vous donc pas que je suis au supplice? Ne voyez-vous pas que votre calme d'à présent m'épouvante plus que votre colère de tantôt? Le hasard vous a permis de surprendre un secret que j'espérais emporter avec moi dans la tombe... Je vous connais, Monsieur, je ne puis espérer de vous ni oubli ni pardon. Je vous ai trompé, indignement trompé, et si vous commandez si bien à votre ressentiment, c'est que pour être différée, votre vengeance n'en sera que plus certaine et plus terrible. Que cette vengeance n'attaque et ne frappe que la femme coupable. Soyez sans pitié pour elle, c'est votre droit, c'est justice peut-être; mais faites grâce à celui qui ne vous a point offensé; ne punissez pas le fils du crime de sa mère.

MONTALVAR.

Épargnez-vous, Madame, des supplications importunes. Vous tremblez pour monsieur Maurice, n'est-ce pas? et votre imagination s'exalte à la pensée des dangers dont mon ressentiment le menace?... Rassurez-vous... monsieur Maurice n'a pas plus de droits à ma haine qu'il n'en a à votre tendresse.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous dire?

MONTALVAR.

Vous avez été dupe d'un indigne mensonge ; ce soldat, ce Marcel, vous a trompée, pour vous intéresser à son jeune protégé.

LA COMTESSE.

C'est impossible!

MONTALVAR.

Voici l'aveu du mensonge écrit et signé par Marcel. Certes, vous ne devez espérer, pour le passé, ni pardon ni oubli; mais je ne veux pas d'éclat, pas de scandale : vous l'avez dit : monsieur Maurice ne m'a pas offensé; monsieur Maurice, heureusement pour lui, ignorait encore le rôle qu'on lui destinait dans cette comédie... Je recevrai ce jeune homme chez moi, comme par le passé, et je le recevrai ce soir même.

LA COMTESSE.

Ce soir ?

MONTALVAR.

Oui, j'ai invité les officiers de la garnison à venir prendre le punch à mon hôtel, avant de se rendre au palais du gouvernement.

ROBLEDO, annonçant.

Un sous-officier se présente de la part du colonel Bernier.

MONTALVAR.

Faites entrer.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CATILLARD.

CATILLARD, saluant.

J'ai ordre, Excellence, de rapporter une réponse à une lettre qui vous a été adressée tantôt.

MONTALVAR.

Oui, le colonel m'a écrit, en effet ; il s'inquiète de quelques mouvements dans les rues, des feux allumés sur la montagne; mais c'est grande fête demain, et nos bons Portugais se préparent à la bien célébrer.

CATILLARD.

La fête promet d'être soignée... Effectivement... elle a commencé par un assassinat.

LA COMTESSE.

Un assassinat ?

MONTALVAR.

Une querelle de cabaret, voilà tout.

LA COMTESSE.

On a commis un meurtre, dites-vous?

CATILLARD.

Oui, Madame, on a assassiné tantôt, à la posada du faubourg, la crème de l'armée, Marcel !

LA COMTESSE.

Marcel ! (A part.) Plus de doute, ce désaveu n'était qu'un piége, une trahison.

ROBLEDO, bas à Montalvar.

Oui, Monseigneur, messieurs les officiers de la garnison, invités par votre excellence, sont déjà réunis dans le petit salon.

MONTALVAR, à part.

Je les rejoins. (Haut.) Je vais d'abord répondre au colonel Bernier. (A Catillard.) Suivez-moi! (Montalvar entre chez lui suivi de Catillard.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Je comprends à présent le calme de M. de Montalvar. Par la mort de Marcel il s'est assuré du secret, il tuera Maurice pour assurer sa vengeance. Il a bien dit, il n'oublie pas, il ne pardonne pas, mais si sa femme se courbait en silence devant son juge et son bourreau, la mère se relève et luttera. Je ne laisserai pas assassiner mon fils!.. (Bruit dans le salon du fond dont les portes sont fermées encore.)

MONTALVAR, dans le salon fermé.

Allons, Messieurs, à la santé du gouverneur général!

PLUSIEURS VOIX.

A la santé du gouverneur général !

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela? Ah! je me souviens! Les officiers invités par le comte sont arrivés... Si Maurice était là! Oh! je veux le savoir!.. (Elle court au fond et ouvre vivement la porte du milieu. Aussitôt les deux autres portes s'ouvrent également et laissent voir l'intérieur de ce second salon où sont réunis des officiers français autour d'un bol de punch brûlant, sur un guéridon placé au milieu de ce salon. Montalvar est debout près du guéridon. A la vue de la comtesse, ceux des officiers qui étaient assis se lèvent avec empressement et respect.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MONTALVAR TERVILLE, OFFICIERS.

TOUS.

Madame la comtesse.

MONTALVAR.

Qui vient se joindre à moi, sans doute, pour m'aider à recevoir mes hôtes.

TERVILLE.

Nos toasts ont été trop bruyants peut-être. Pardonnez-nous, Madame.

LA COMTESSE, cherchant du regard.

M. le comte vous l'a dit, Messieurs, il m'a semblé que ma place était ici, et... (Cherchant des yeux Maurice, à part.) Mon Dieu! comment savoir si Maurice est au milieu d'eux, Maurice que je ne connais pas. (En ce moment, tout le monde a passé du deuxième salon dans le premier.)

UN VALET, annonçant.

M. le capitaine Maurice !

MADAME DE MONTALVAR, à part.

Ah! lui!.. lui!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE.

Pardonnez-moi, monsieur le comte, de répondre le dernier à votre appel.

MONTALVAR.

Soyez le bienvenu, monsieur Maurice. Ne saluez-vous pas madame la comtesse... Vous avez, je crois, des remercîments à lui adresser.

MAURICE, allant à la comtesse et à mi-voix pendant que Montalvar cause avec Terville.

Si j'ai bien compris ce que m'a dit Marcel...

LA COMTESSE.

Marcel!

MAURICE.

Ce que vient de m'écrire mademoiselle Morand, c'est à vous que je dois de croire encore à l'avenir, au bonheur!

LA COMTESSE.

Sa joie me fait mal.

MAURICE.

N'osant espérer en vous, Madame, qui me connaissiez à peine, je n'avais pris conseil que de mon amour, et à tout prix j'avais voulu empêcher cet odieux mariage.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc tenté pour cela?

MAURICE.

Une chose insensée... mais qui, je l'espère, peut être réparée encore, si, comme chacun l'assure, M. de Morales est un noble et généreux rival.

LA COMTESSE.

Vous l'avez provoqué?

TERVILLE.

N'est-ce pas, Maurice, que, comme nous, tu tenais à honneur de serrer la main que nous tendait M. de Montalvar.

MAURICE.

Sans doute, monsieur le comte avait été trop franchement notre adversaire pour n'être pas devenu loyalement notre allié.

TERVILLE.

Et nous sommes certains que l'épée qui a si obstinément combattu, ne nous fera pas défaut au moment du danger.

MONTALVAR.

Certes, Messieurs, elle ne restera pas au fourreau quand les épées françaises brilleront au soleil.

MAURICE.

C'est une noble et chevaleresque nation, que la vôtre, monsieur le comte. Le pays qui a vu naître Don Sébastien, Vasco de Gama et le Camoëns, désavoue et répudie, j'en suis sûr, les fils indignes qui le déshonorent en croyant le servir.

TERVILLE.

Je gage que le marquis de Merancias, par exemple, n'était pas de race portugaise.

LA COMTESSE, à part, et comme se rappelant un souvenir.

Le marquis de Mérancias?

MONTALVAR.

Le marquis poussait jusqu'au fanatisme, jusqu'au délire, la haine de l'étranger.

TERVILLE.

Soit, monsieur le comte... je comprends qu'on tue son ennemi, mais bravement, au grand jour.

LA COMTESSE.

Qu'a donc fait M. de Merancias?

MONTALVAR.

Messieurs... prenez donc ces cigarettes... elles viennent de mes plantations de la Havane... Comtesse, si la fumée vous incommode, nous passerons dans la galerie.

LA COMTESSE.

La joie de me retrouver avec des compatriotes m'a rendu

toutes mes forces... et je resterai avec vous, Messieurs, si vous le voulez bien.

TERVILLE.

Oh! Madame.

LA COMTESSE.

Que disiez-vous donc tout à l'heure, monsieur de Terville, et qu'a donc fait M. de Merancias?

TERVILLE.

Personne ne peut mieux que Maurice vous raconter ce triste épisode de la déplorable guerre que nous avons à soutenir... Maurice a failli être une des victimes de ce monstrueux attentat.

LA COMTESSE.

Vous, vous, monsieur Maurice?

MAURICE.

Permettez-moi, Madame, d'oublier, ici surtout, qu'il y a eu des traitres et des assassins.

MONTALVAR.

Vous voyez, Monsieur, que, comme toutes les femmes, madame la comtesse est avide de sombres récits, d'émotions violentes. Il s'est joué en effet deux horribles drames au château de Mérancias. Racontez le premier, monsieur Maurice; je dirai le second, moi.

MAURICE.

Vous le voulez, Madame, j'obéis... M. de Mérancias avait fait sa soumission et s'était empressé de mettre son château à la disposition du colonel Bernier. On y avait fait transporter nos blessés; j'étais du nombre, mais ma blessure, heureusement légère, me permettait encore de monter à cheval. Le colonel, ayant une dépêche importante à faire parvenir au général Junot, voulut bien m'en charger. Je quittai donc pour quelques heures mes pauvres camarades que je ne devais plus revoir. M. de Merancias avait, en l'absence de notre chirurgien, proposé les soins d'un médecin attaché depuis longtemps, disait-il, à sa famille... Lui-même aidait cet homme à panser nos blessés qui bénissaient tous l'hôte généreux qui venait si charitablement à leur aide... L'appareil posé sur leurs blessures, la potion qui leur avait été donnée semblait avoir endormi leurs douleurs, mais dans la nuit elles se réveillèrent bien plus cruelles. Un feu inextinguible dévorait leur chair, brûlait leurs os et pour tous bientôt commencèrent les tortures d'une infernale agonie; lorsqu'au point du jour, le chirurgien ramené par moi, pénétra dans cette salle, où, la veille encore, tant de braves luttaient courageusement contre la souffrance, il ne trouva plus que des cadavres. Épouvanté, comme nous, il examina les appareils, analysa les médicaments, tout était empoisonné!

LA COMTESSE.

Horreur!

MAURICE.

La main que l'on croyait secourable était celle d'un lâche meurtrier. Et il s'est enfui, mais on le retrouvera... Un empoisonneur ne peut pas mourir sans châtiment, n'est-ce pas, Messieurs?

LA COMTESSE, à Montalvar.

Tout cela est-il vrai, monsieur le comte?

MONTALVAR.

Parfaitement vrai. On vous a dit le premier drame, voici le second... Le marquis, effrayé de ce qu'il avait fait, peut-être, avait quitté Merancias, mais le colonel Bernier voulant faire un éclatant exemple, ordonna que tous les habitants du château fussent passés par les armes, si la retraite du marquis et de son complice ne lui était pas révélée. La marquise et ses deux fils furent interrogés les premiers, soit qu'ils ne connussent pas cette retraite, soit qu'ils ne voulussent pas en avouer le secret, ils refusèrent de répondre. Les valets eux-mêmes gardèrent devant la menace un obstiné silence... Alors, Madame, commencèrent les représailles... Les serviteurs d'abord, puis la marquise, puis ses fils tombèrent sous les balles françaises. Enfin, l'ordre fut donné de livrer aux flammes le château où tant de meurtres s'étaient accomplis... De la cachette qu'il s'était choisie, le marquis n'avait pu rien entendre, rien savoir, mais il vit briller la lueur de l'incendie; oubliant tout pour ne se souvenir que de sa femme et de ses enfants, il accourut; mais à son tour il ne trouva que des cadavres, et c'est, sur les restes inanimés de ce qu'il aimait, sur les débris fumants du manoir de ses pères, qu'il tomba en criant : Vive le Portugal! Le médecin seul a pu se soustraire à toutes les recherches, mais depuis cet inexorable châtiment nul n'a tenté, je crois, d'avoir recours à sa terrible science.

LA COMTESSE.

Tout cela est horrible!

MAURICE, vivement.

Tout cela est enseveli sous les ruines de Merancias. Ces funèbres détails affligent doublement madame la comtesse. Portugaise par alliance et Française par le sang, elle doit désirer l'union franche et loyale des deux nations... Votre main dans les nôtres, monsieur le comte. (Il lui tend la main. — Montalvar lui donne la sienne.) Voyez, Madame, nous ne sommes plus ennemis... espoir dans l'avenir, éternel oubli du passé...

TERVILLE.

Messieurs, buvons, cette fois à madame de Montalvar, pour nous, ce sera presque boire à la France.

TOUS.

Bravo!

MONTALVAR, retournant au guéridon qu'un valet a apporté dans le premier salon.

Soit! (A Maurice qui semble tout occupé de la comtesse.) Ne nous ferez-vous pas raison, Monsieur.

MAURICE, s'éloignant de la comtesse.

De grand cœur, monsieur le comte.

LA COMTESSE, à elle-même.

C'est de la folie... c'est impossible... et pourtant j'ai peur!

MONTALVAR.

Je bois à votre santé, Messieurs... (Il porte le verre à ses lèvres, mais profite d'un moment où il croit n'être pas aperçu et jette le contenu de son verre.)

LA COMTESSE, qui a surpris ce mouvement.

Ah!

LE VALET, à Maurice.

Monsieur le capitaine Maurice?

MAURICE.

Que veux-tu?

LE VALET.

M. de Moralès vous attend sur la place de la Trinité, où, dit-il, vous lui avez donné rendez-vous.

MAURICE.

C'est bien, tais-toi. (A Terville.) Terville, remplis mon verre, et à la comtesse de Montalvar!

LA COMTESSE, se levant vivement, court au guéridon, se place entre Montalvar et Maurice, et elle prend le verre de celui-ci.

Pardon, Monsieur... on a parlé tout à l'heure d'un toast à la France. C'est la première fois qu'il m'est permis de porter cette santé-là.

MONTALVAR.

Que faites-vous?

LA COMTESSE, bas au comte.

M. de Mérancias était votre ami, monsieur le comte. Si la mort est là... elle ne sera pas du moins pour Maurice. (Haut.) A la France, Messieurs! (Elle boit. On se dispose à sortir.)

MONTALVAR.

Vous nous quittez, Messieurs?

TERVILLE.

L'invitation du gouverneur ne nous permet pas de...

MONTALVAR.

C'est juste... le bal nous réclame.

MAURICE, venant prendre congé de la comtesse.

Madame...

LA COMTESSE, avec inquiétude.

Vous irez à ce bal?

MAURICE, bas.

Mademoiselle Morand n'y doit-elle pas venir? (S'inclinant respectueusement devant la comtesse.)

A bientôt, Madame.

LA COMTESSE, bas.

Soyez prudent, monsieur Maurice.

MAURICE, bas.

Que puis-je craindre, Madame, n'ai-je pas à présent un bon ange qui me protège. (Il porte la main de la comtesse à ses lèvres.)

MONTALVAR.

A ce soir, Messieurs. (Tout le monde sort, excepté la comtesse qui est restée seule; on ferme les portes.)

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, seule.

Qu'est-ce que j'éprouve donc?... J'entends à peine... Je n'y vois plus... (Regardant autour d'elle.) Comment, seule à présent... Ah! oui, ils m'ont quittée pour ce bal... ce bal où Maurice doit aller... où je veux être aussi... car désormais Montalvar me trouvera partout entre mon fils et sa haine... Juliette tarde bien à venir me prendre. (Bruit de voiture.) Qui donc sort de l'hôtel? (Allant à la fenêtre.) Je ne me trompe pas... Dans cette voiture qui s'éloigne, c'est bien Juliette et le comte que je viens de voir... Partis! partis sans moi!... Oh! si Montalvar veut me retenir loin de Maurice, c'est que Maurice est en danger... mais j'irai seule à ce bal... je m'y trainerai s'il le faut. Mes femmes devraient être là... Où sont donc mes femmes? (Elle prend un cordon de sonnette et veut l'agiter. Le cordon se détache et tombe.) Qui donc a coupé le cordon

de sonnette? (Elle va à la glace où pend un autre cordon; elle le saisit; il se détache comme le premier.) Celui-là aussi... qu'importe, j'appellerai... (Elle va aux diverses portes et ne peut les ouvrir.) Fermées! toutes fermées!... Si c'est le poison qui circule dans mes veines, ce poison qui enflamme mon sang doublera mes forces pour arriver jusqu'à Maurice. Je briserai une de ces portes. (Elle essaie de faire céder les portes qui résistent à ses efforts.) Malheureuse! malheureuse!... tes mains se meurtrissent..., ton énergie s'épuise... et tu ne peux rien!... rien! Mon Dieu! pitié pour mon fils qui n'a plus que moi pour le défendre. (Elle s'attache avec fureur à une porte qu'elle tente en vain d'ébranler, puis s'écrie avec désespoir et d'une voix qui s'éteint.) Du secours!... du secours!

Acte quatrième. — Septième tableau.

Dans la posada de Nuguez. Décoration du cinquième tableau, seulement il n'y a qu'une petite table sur laquelle est posée une lampe, et près de la table un grand fauteuil.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

NUGUEZ, puis SANCHETTE.

(Nuguez, d'abord seul, est assis près de la table. Il compte des pièces d'argent.)

NUGUEZ.

Cinquante-huit, cinquante-neuf et soixante, soixante piécettes, autrement dit douze piastres fortes, rien que pour ma part... et il ne s'agissait que d'un soldat... il paye bien le signor Montalvar. (Voyant Sanchette qui arrive par la droite, il s'accoude vivement sur la table pour cacher son argent.) Sanchette, elle n'a pas besoin de savoir... Les femmes n'entendent rien aux affaires politiques... (A Sanchette qui arrive de la gauche, c'est-à-dire de l'intérieur.) D'où viens-tu, Sanchette?

SANCHETTE.

D'éclairer jusqu'à sa chambre celui que tu appelles le docteur... Il était encore plus sombre et plus pâle que tantôt... Je ne serais pas surprise qu'il fût sorti pour faire quelque mauvaise action. Tiens, nous avons là un vilain locataire.

NUGUEZ.

Il n'est pas causeur, il n'est pas jovial, c'est vrai, mais il n'est pas gênant et il paye bien... Que regardes-tu?...

SANCHETTE, à la fenêtre du fond.

J'avais cru entendre marcher et je voulais savoir...

NUGUEZ.

Quoi?...

SANCHETTE.

Si ce n'étaient pas ces deux jeunes gens que j'ai vu passer tout à l'heure sortant de la ville et se dirigeant vers le petit bois de Sainte-Marie.

NUGUEZ.

Ne m'as-tu pas dit que l'un de ces jeunes gens était le marquis de Morales?

SANCHETTE.

Le fils du gouverneur... oui... Il était en compagnie d'un officier français, et l'un d'eux portait sous le bras quelque chose qui ressemblait fort à une boîte de pistolets.

NUGUEZ.

Tu crois qu'ils allaient se battre... la nuit?

SANCHETTE.

La lune brille ce soir; et pour ne pas être à cette heure-ci avec son père qui donne aujourd'hui bal et gala au palais du gouvernement, il faut que M. de Moralès ait un motif bien grave.

NUGUEZ.

Il se sera pris de querelle avec un de ces damnés Français. Si j'étais sûr qu'il s'agit d'un duel... j'aurais bientôt débarrassé M. de Moralès de son adversaire... je n'aurais qu'à prévenir quelques amis.

SANCHETTE.

Ne vas-tu pas faire encore assassiner un homme!.. c'est bien assez de ce malheureux soldat.

NUGUEZ.

Je n'y ai pas touché à ce soldat.

SANCHETTE.

Tu ne l'aurais pas osé; mais tu as prêté ta maison pour le meurtre, tu as ouvert la porte aux assassins, c'est encore plus lâche.

NUGUEZ, se levant avec colère.

Quand cela serait... j'ai servi mon pays!... (Son mouvement fait tomber et éparpiller les pièces de monnaie.)

SANCHETTE.

Dis plutôt que tu as vendu ton âme... et voilà ce qu'on l'a payée... (En parlant, elle va vivement fermer le rideau qui est devant la madone.)

NUGUEZ.

Eh bien! qu'est-ce que tu fais, Sanchette? et pourquoi caches-tu la madone?...

SANCHETTE.

Je ne veux pas qu'elle voie cet argent-là.. c'est le prix du sang.

NUGUEZ.

C'est le prix de la location de ma salle... voilà tout... Sans compter que les camarades du défunt voulaient mettre le feu à ma maison.

SANCHETTE.

Nous n'aurions eu que ce que nous méritions, Nuguez... Tu ne sais pas ce qui a empêché notre ruine... car à l'approche des Français tu t'étais enfui... Je ne te le reproche pas... ta présence aurait tout perdu... Seule, j'étais bien plus forte, moi: je n'avais pas fait de mal. Exaspérés de fureur devant le sang de leur camarade, ils voulaient tout saccager, tout détruire... A bout de prières et de désespoir, j'ai ouvert la porte de cette chambre où repose notre petit Manoël; je le leur ai montré, et soudain ils ont été émus, fléchis, vaincus... Tu auras beau dire, Nuguez, tu ne me feras jamais détester des ennemis qui, ayant si bien le droit de punir, laissent tomber leur colère à la vue d'un enfant qui dort dans son berceau.

NUGUEZ.

Oh! ils ont fait cela!

SANCHETTE.

Oui, et tu vas me promettre que tu ne consentiras plus à être le complice de lâches attentats.

NUGUEZ.

Eh bien! oui, je te le promets.

SANCHETTE.

Jure-le-moi sur la tête de notre petit Manoël.

NUGUEZ.

Je te le jure. Voyons, ne te tourmente pas comme ça... Nous n'avons rien à craindre des Français, puisque tu les as calmés, et les nôtres nous tiendront bon compte de ce qui s'est passé... Il est tard... la porte est close... allons dormir.

SANCHETTE.

Dormir!... Est-ce que tu pourras dormir cette nuit?

NUGUEZ.

Dame...

SANCHETTE.

Dormir... ici?... où tout à l'heure on a tué un homme! Il me semble, à moi, qu'il ne pourra plus y avoir de repos pour nous. Tous les bruits, vois-tu, seront des avertissements sinistres. Tout à l'heure, quand j'étais près de cette fenêtre qui donne au-dessus de la ravine, j'ai cru entendre...

NUGUEZ.

Quoi donc?

SANCHETTE.

Comme des plaintes, des gémissements!... Tiens! dans ce moment encore....

NUGUEZ.

C'est impossible!

SANCHETTE.

Écoute... écoute...

NUGUEZ.

Je n'entends rien... que le vent qui souffle dans les feuilles. Et puis, un vivant ne reviendrait pas de là-dedans, et le soldat était bien mort quand on l'y a jeté. (Double détonation dans le lointain.)

SANCHETTE.

Tu as entendu cette fois?

NUGUEZ.

Oui... deux coups de feu.

SANCHETTE.

Du côté du petit bois.

NUGUEZ.

Tu avais raison, ces deux jeunes gens étaient allés se battre.

SANCHETTE.

L'un d'eux est blessé, mourant peut-être.

NUGUEZ.

Si j'allais prévenir le docteur..

SANCHETTE.

Non, cet homme me fait peur!... (Elle prend une mantille.)

NUGUEZ.

Où vas-tu?

SANCHETTE.

Auprès de celui qui est tombé.

NUGUEZ.

Si c'est l'officier français...

SANCHETTE.

Ah! tu as oublié déjà que les Français ont eu pitié de notre petit Manoël.

NUGUEZ.

C'est juste!... Je vais avec toi.

SANCHETTE.

Non... Je ne veux pas que notre fils reste seul ici avec cet étranger... laisse-moi, Nuguez, laisse-moi courir où mon cœur me guide; Dieu me donne peut-être ce que je lui demande depuis tantôt dans mes prières... une occasion de réparer le mal que tu as laissé faire. (Elle sort en courant.)

SCÈNE II.

NUGUEZ, puis MARCEL.

NUGUEZ.

J'aurais voulu aller avec Sanchette que je ne l'aurais pas pu... Non... ce qu'elle m'a dit, ce qu'elle croyait entendre, ça m'a comme glacé le cœur et coupé les jambes... C'est vrai qu'on aurait pu croire que le bruit venait de là... de là... où on a jeté le soldat... Si j'osais... j'irais voir... Au fait, je suis tout seul, et si j'ai peur, personne ne le saura... (Il s'approche doucement de la fenêtre, regarde et écoute.) Eh bien! non, il n'y a rien, rien que le vide... et c'était bien le vent qui soufflait... C'est égal... Sanchette avait raison... je dormirai mal cette nuit... Je crois même que je ne me coucherai pas. (Revenant à la table.) Je voudrais qu'il fût jour!.. Hum!... cet argent que je comptais avec tant de plaisir tout à l'heure, je n'ose plus le regarder... je vais le cacher pour ne plus le voir et qu'on ne le voie pas! (Il ramasse l'argent et va le porter à une petite armoire qui s'ouvre au-dessous de la madone. — Il tourne ainsi le dos à la porte par laquelle Sanchette est sortie. — Quand il a ouvert cette armoire il se retourne vivement.) Hein! que je suis bête!... Sanchette a laissé la porte ouverte et c'est le vent qui s'y engouffre.. Ah çà!... est-ce que je vais avoir peur de tout comme ça!... L'homme que l'on a tué était un ennemi et il est mort; oui, mais il y a des morts qui reviennent. (On voit un homme sortir péniblement du fossé et se traîner jusqu'à la porte que Sanchette avait laissée entr'ouverte. — C'est Marcel, les vêtements en désordre, déchirés, couverts de poussière et de sang, ayant une large blessure au front. — Marcel, dont les forces semblent épuisées, reste un moment appuyé sur le chambranle de la porte, puis apercevant Nuguez, il se traîne encore jusqu'à lui et vient poser sa main sur son épaule.)

SCÈNE III.

NUGUEZ, MARCEL.

MARCEL, d'une voix affaiblie.

Le chemin de Santarem?

NUGUEZ, se retournant.

Hein!... Sainte-Vierge!!... le soldat!... (Il tombe à genoux.)

MARCEL.

N'ayez pas peur!

NUGUEZ, se relevant.

Vivant!... vivant!...

MARCEL.

Par pitié, dites-moi ma route... Si vous refusez de me l'indiquer, Dieu qui m'a sauvé me conduira.

NUGUEZ.

Non, je ne refuse pas... mais vous vous soutenez à peine... Remettez-vous un peu d'abord. (A part.) Il veut peut-être aller me dénoncer...

MARCEL.

Si je tarde, avec mon sang qui coule, mes forces s'épuiseront. De l'eau!... donnez-moi seulement un peu d'eau!

NUGUEZ, lui en apportant.

Voilà! voilà!

MARCEL, prenant le verre que lui présente Nuguez.

Pourquoi tremblez-vous?... je vous fais peur?... Dans l'état où l'on m'a mis, je ne suis pourtant pas redoutable. (Il boit.)

NUGUEZ.

Vous avez là une terrible blessure!

MARCEL.

Oui, ils avaient bien visé, les infâmes... mais leurs balles, amorties sans doute par la plaque de mon schako, ont glissé sur mon front en le déchirant... Pourtant je suis tombé tout étourdi sur le coup, et les traîtres ont cru ne jeter qu'un cadavre dans le fossé!

NUGUEZ, à part.

Ils l'ont manqué! Eh bien! tant mieux. C'est Sanchette qui sera contente. (Haut.) Et vous êtes sorti de là-dedans tout seul?..

MARCEL.

Si je n'ai pas roulé jusqu'au fond de l'abime, c'est qu'en tombant j'ai été retenu par quelque racine d'arbre, quelque rocher. La chute avait été terrible, et je suis resté là comme mort... La fraîcheur de la nuit m'a ranimé... J'ai senti d'atroces douleurs... j'ai essuyé le sang qui m'aveuglait... j'ai vu briller les étoiles au ciel... je me suis souvenu... et j'ai voulu vivre... Pour sortir de ce tombeau, je me suis accroché aux pierres, aux arbustes, raidissant mes membres brisés... J'ai regagné le bord, mais je ne savais plus où diriger mes pas... Guidé par cette lumière, je suis entré ici. Mon Dieu! l'énergie qui me soutenait tout à l'heure m'abandonne déjà... Et il faut que j'arrive à Santarem... il le faut pour sauver mon fils, entendez-vous? mon fils qu'on veut tuer... Oh! si vous êtes chrétien, si vous êtes père, vous aurez pitié, vous me guiderez.

NUGUEZ, ému, à part.

Ah! il a un fils... aussi... lui! (Haut.) Oui, oui, je vous conduirai jusqu'à la ville; mais il faut d'abord faire panser votre blessure, et justement nous avons un médecin ici... dans la maison... quelques minutes suffiront!

MARCEL.

Non! je veux partir à l'instant... à l'instant... (Il chancelle.)

NUGUEZ.

Vous voyez bien... vous ne feriez pas seulement dix pas sans tomber... Attendez... je reviens... Le médecin que je vais chercher... est là-haut et il aura bientôt fait... attendez. (Il monte rapidement l'escalier.)

SCÈNE IV.

MARCEL.

Cet homme a raison. Je n'arriverais pas, et pourtant c'est pour que je parvienne jusqu'à Maurice que Dieu m'a laissé vivre... Maurice qui va se livrer sans défiance à notre ennemi; car je l'ai bien entendu, ce Montalvar, crier à mes assassins: au capitaine Maurice, à présent. Oh! si j'allais arriver trop tard!.. Et cet homme, cet homme qui ne revient pas... (Regardant autour de lui.) Où suis-je donc ici?... il me semble que je suis déjà venu dans cette maison... que je me suis assis déjà devant cette table... Ah! je me souviens... cette madone... cette fenêtre... cet escalier... Oui, je reconnais tout!.. C'est de là qu'on a tiré sur moi... C'est dans cet abime qu'on m'a précipité!... Oh! je suis retombé dans le piége... cet homme qui me retenait ici est allé chercher mes meurtriers, ils vont revenir et je ne pourrai pas me défendre... Ils me tueront cette fois! Ah!... à ma vie est attachée celle de Maurice... et je ne veux pas... non, je ne veux pas mourir... (Il veut sortir, mais ses forces le trahissent; il retombe au pied de la table. Dans sa chute il renverse la lampe qui s'éteint; au même moment Sanchette paraît sur le boulevard, ramenant précipitamment Maurice qu'elle fait entrer vivement dans la maison dont elle referme la porte.)

SCÈNE V.

MAURICE, MARCEL, SANCHETTE, puis des GUÉRILLAS.

SANCHETTE.

Dieu soit béni!... nous sommes arrivés!

MAURICE.

Et M. de Moralès, que sera-t-il devenu?

SANCHETTE.

M. de Moralès est Portugais, vos ennemis ne s'occuperont pas de lui... C'est vous, vous seul, qu'ils poursuivent.

MAURICE.

Par quel bienheureux hasard vous êtes-vous trouvé là juste à point pour me venir en aide?

SANCHETTE.

Ce n'est pas le hasard, c'est ma volonté qui m'avait conduite dans le bois... Je vous avais vu passer avec M. de Moralès... et j'avais entendu deux coups de feu... je croyais pouvoir être utile à quelqu'un.

MAURICE.

A peine ces deux coups de feu avaient-ils été loyalement échangés que mon généreux adversaire m'avait déclaré qu'il n'était plus mon rival... Nous nous étions séparés pour rentrer dans la ville isolément comme nous en étions sortis... mais je me suis égaré... et je suis tombé au milieu d'une troupe de montagnards portugais.

SANCHETTE.

Pour leur échapper, vous vous êtes rejeté dans le bois où je me tenais cachée... J'ai pu saisir votre main et vous guider par des sentiers connus seulement des gens du pays... Maintenant vous voilà en sûreté.. si vous voulez attendre ici le jour...

MAURICE.

Oh! non pas!... Le devoir me rappelle à Santarem... la présence de ces ennemis si près de la ville a besoin d'être signalée; merci de votre bonne hospitalité, Madame, je pars. (Il ouvre la porte.)

SANCHETTE, la refermant.

Attendez!

MAURICE.

Qu'est-ce donc?...

SANCHETTE.

Les rebelles de la montagne! (On voit en effet des montagnards portugais se glisser le long des fossés. Quelques-uns s'arrêtent devant la masure et semblent se consulter.)

SANCHETTE.

Heureusement que mon mari a éteint la lumière... ils ne s'arrêteront peut-être pas. En effet, le bruit de leurs pas s'éloigne; mais c'est du côté de Santarem... Pour l'amour du ciel, Monsieur, ne partez pas encore. (Les guérillas se sont éloignés.)

MAURICE.

A tout prix, vous dis-je, je veux rentrer dans la ville.

SANCHETTE.

Si vous êtes attaqué, comment vous défendrez-vous?

MAURICE.

J'ai mon épée.

SANCHETTE.

J'ai mieux que cela à vous donner... l'espingole de Nuguez, mon mari... elle est toute chargée, et avec cela, du moins, vous pourrez tenir vos ennemis à distance.

MAURICE.

J'accepte!... mais hâtez-vous.

SANCHETTE.

Je n'ose pas rallumer la lampe... l'espingole doit être là, au-dessus du bahut. (En marchant à tâtons, Sanchette heurte du pieds le corps de Marcel.)

SANCHETTE, effrayée.

Ah!...

MAURICE.

Qu'avez-vous donc?

SANCHETTE.

Là!... là... j'ai senti comme un cadavre!...

MAURICE, tâtant aussi.

En effet!... un homme est étendu là sans mouvement; mais cet homme respire encore peut-être... De la lumière, femme, vite de la lumière!...

SANCHETTE, allumant une lampe.

Voilà!...

MAURICE.

Oh! cet uniforme!... C'est un de nos camarades qu'ils auront assassiné. (Ils approchent tous deux de Marcel que Maurice soulève et dont Sanchette éclaire le visage.)

MAURICE.

Ah! Marcel!...

SANCHETTE.

Le soldat!... Ah! j'avais bien entendu!... Il appelait à son secours!

MAURICE.

Marcel!... mon ami.

SANCHETTE.

Il est mort!

MAURICE.

Non, sa main a serré la mienne... aidez-moi à le secourir.

SANCHETTE.

Oh! de grand cœur!... (Ils le soulèvent et le placent dans le fauteuil.)

MAURICE.

Il rouvre les yeux... Marcel!... mon bon Marcel! Tu entends ma voix, n'est-ce pas?

MARCEL.

Oh! j'ai la fièvre... le délire!... Maurice ne peut pas être ici?

MAURICE.

Je suis près de toi, mon bon Marcel... regarde... tu me reconnais bien, moi, ton ami, ton enfant.

MARCEL.

Mon enfant. C'est lui .. c'est bien lui... mon cher Maurice!... je me croyais entouré d'assassins.

SANCHETTE.

D'assassins!

MARCEL.

C'est donc toi, Maurice, qu'on était allé chercher... Oh! si l'on m'avait dit que c'était-là le médecin qu'on devait m'amener...

SANCHETTE.

Le médecin!

MARCEL.

Oh! je ne sens plus ma blessure. . je ne sens plus ma faiblesse... je te vois, je t'embrasse, Maurice... je suis guéri... (Il se soulève pour embrasser Maurice. A ce moment, Nuguez descend vivement.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, NUGUEZ, puis LE DOCTEUR.

NUGUEZ.

Voilà le docteur!

SANCHETTE, avec effroi.

Le docteur!

NUGUEZ.

Il ne voulait pas descendre d'abord, mais je l'ai tant prié qu'il s'est décidé... il apprête l'appareil, mais il faut disposer pour lui des bandes de linge.

MARCEL.

Je n'ai plus besoin de rien, je n'ai plus besoin de personne... le docteur qu'il me fallait le voilà... Commandez, mon capitaine.. Je me sens de force à présent à faire la manœuvre.

MAURICE.

Marcel, il faut laisser panser ta blessure; puis, si le médecin le permet, tu rentreras avec moi dans la ville.

MARCEL.

Oh! je ne vous quitte plus.

MAURICE.

Allons, calme toi, mon ami, et n'use pas inutilement tes forces.

NUGUEZ, à Sanchette.

Dépêche-toi donc de préparer ce que demande le docteur.

SANCHETTE, prenant du linge.

Es-tu bien sûr de ce docteur?..

NUGUEZ.

Très-sûr... le voilà! (Le docteur descend lentement l'escalier. Il a un appareil.)

LE DOCTEUR, à Nuguez qui est allé au-devant de lui.

Où est votre blessé?

NUGUEZ.

Là, dans le fauteuil.

LE DOCTEUR.

Vous m'avez dit que c'était un Français.

NUGUEZ.

Oui... mais un Français auquel je m'intéresse.

LE DOCTEUR.

C'est bien. (Haut.) Les bandes sont-elles prêtes?

SANCHETTE.

Oui, oui...

MAURICE, qui était penché près de Marcel relève la tête.

J'ai entendu déjà cette voix!

LE DOCTEUR, s'approchant de Marcel.

Oh! Oh! voilà une belle entaille.

MARCEL.

Une déchirure voila tout... demain... il n'y paraîtra plus...

LE DOCTEUR.

Je crois en effet que demain vous ne penserez plus à cela.

MAURICE.

Oh! mes souvenirs m'égarent!.. c'est impossible!..

LE DOCTEUR.

Allons!.. qui m'éclaire?...

MAURICE, prenant la lampe.

Moi. (Il approche la lampe du visage du docteur. Le reconnaissant et lui arrachant l'appareil.) Oh! l'empoisonneur de Méraucias.

TOUS.

Un empoisonneur!

MARCEL, à Nuguez.

Et c'est vous qui avez été chercher ce médecin-là?

NUGUEZ.

Oh! je vous jure!..

MARCEL.

Oh! c'est là le gredin qui a tué nos camarades... là-bas .. Tu sais que ta tête est mise à prix... et que nous allons la faire sauter gratis. (A Nuguez.) Donnez-moi votre espingole.

MAURICE.

Nous ne te ferons pas de merci!..

LE DOCTEUR.

Tuez-moi... Je me suis fait à l'avance d'assez belles funérailles. N'étiez-vous pas à l'hôtel Montalvar, capitaine?

MARCEL.

Pourquoi demande-t-il ça?

MAURICE.

Oui?

LE DOCTEUR.

On y a bu joyeusement, à l'Empereur! à la France!

MAURICE.

Oui...

LE DOCTEUR.

Eh bien, capitaine, hâtez-vous de me tuer... si vous ne voulez pas que je vous voie mourir.

MARCEL.

Mourir, lui!

LE DOCTEUR.

Comme au château de Meraucias, j'ai passé à l'hôtel Montalvar.

MARCEL.

Et tu étais là, Maurice... (Au docteur.) et tu as tué cet enfant! (Il dirige l'espingole vers la poitrine du médecin.)

MAURICE.

Rassure-toi, Marcel... un ange, une femme m'a sauvé... elle

s'est emparé du verre... que j'allais porter à mes lèvres, mon Dieu!.. je me souviens.

MARCEL.

Et cette femme, c'est...

MAURICE.

Madame de Montalvar...

MARCEL.

Elle!

LE DOCTEUR.

Cette femme a vidé votre verre, Monsieur?

MAURICE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Eh bien! cette femme est perdue!...

TOUS.

Perdue!

MARCEL.

Ah! elle soupçonnait la trahison... et s'est dévouée pour toi?

MAURICE.

Pour moi!...

MARCEL.

Oui, pour toi, son fils!..

MAURICE.

Madame de Montalvar!

MARCEL.

C'est ta mère... ta mère qui va mourir!

MAURICE.

Oh! Dieu ne le voudra pas.

LE DOCTEUR.

Demandez-lui de faire un miracle alors.

SANCHETTE.

Le miracle sera fait... misérable. (Elle court à l'armoire et en tire une fiole.) Ce cordial est un contre-poison infaillible.

LE DOCTEUR, voulant prendre le flacon.

Hein!

SANCHETTE, le repoussant.

Ne touche pas, Judas! ne touche pas! (A Maurice.) Prenez! Dieu est juste, vous arriverez à temps.

MARCEL.

Va, Maurice, sauve la victime; moi, je me charge du bourreau.

MAURICE, sortant comme en délire.

Oh! ma mère!... ma mère!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté MAURICE.

MARCEL, au docteur.

Maintenant, à nous deux!

SANCHETTE, à Marcel.

Qu'allez-vous faire?...

LE DOCTEUR.

Je suis sans armes, cet homme va me tuer.

MARCEL.

Non... c'est Dieu qui va te juger..

LE DOCTEUR.

Comment?

MARCEL.

S'il ne te condamne pas, tu vivras, tu pourras même être libre... tu vas sortir d'ici...

LE DOCTEUR, avec joie.

Vrai!

MARCEL, lui montrant le fond.

Mais tu vas sauter par là.

LE DOCTEUR.

C'est un abîme!

MARCEL.

J'y ai passé, moi, et j'en suis revenu. . Je t'ai dit que c'était Dieu qui te jugerait.

LE DOCTEUR, reculant.

Je ne veux pas!.. je ne veux pas!..

MARCEL, le menaçant de l'espingole.

Ou l'abîme, d'où tu peux revenir, ou cette espingole qui ne te manquera pas... choisis!..

LE DOCTEUR.

Grâce!..

MARCEL.

Marche!

LE DOCTEUR.

Grâce!

MARCEL.

Marche!

LE DOCTEUR, se précipitant.

Seigneur, ayez pitié...

SANCHETTE, pousse un cri.

Ah!

MARCEL, qui a regardé par la fenêtre va reposer l'espingole.

Dieu l'a condamné... A Santarem, maintenant, à Santarem!

Cinquième acte. — Huitième tableau.

Dans l'hôtel Montalvar. Le même salon à pans coupés que pour le sixième tableau; toutes les portes fermées, la fenêtre brisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, LA COMTESSE. La comtesse inanimée est étendue sur le canapé. Maurice, penché vers elle, lui soutient la tête et la contemple avec anxiété.

MAURICE.

Rien encore!.. Non... pas un mouvement... pas un souffle... toujours cette effrayante immobilité du tombeau... toujours ce froid obstiné de la mort!... Pourtant ce contre-poison devait la sauver; mais c'est horrible... Ma mère, entendez-moi!... répondez-moi, ma mère! (En parlant, il se penche davantage vers la comtesse, et dans un mouvement fébrile, il pose ses lèvres sur le front de sa mère; elle tressaille.) Ah! la vie!... la vie!... (Il tombe à genoux près de la comtesse et lui presse les mains.)

LA COMTESSE, se soulevant à peine.

Maurice!... lui, près de moi!... Ah! que ce rêve est doux!...

MAURICE.

Ce n'est pas un rêve, c'est le réveil.

LA COMTESSE, comme cherchant à se souvenir.

Le réveil .. Attendez... en effet, je me rappelle maintenant... (Frappée de terreur.) Comme à Merancias!... Mais comment avez-vous pénétré dans cet hôtel?

MAURICE.

Pour accourir près de vous, que de détours il m'a fallu suivre! combien d'obstacles j'ai dû franchir ou renverser? Dieu le sait... moi je ne m'en souviens plus... Dans cette nuit obscure je ne voyais que vous, Madame, je n'entendais qua Marcel, qui m'avait dit : A l'hôtel de Montalvar, Maorice, va sauver ta mère!

LA COMTESSE, avec un sentiment de honte.

Maurice, vous savez mon secret?

MAURICE.

Je sais, Madame, que tout ce que le cœur d'un fils peut contenir de respect, de reconnaissance et d'amour, ce n'est point encore assez pour s'acquitter jamais envers une mère telle que vous.

LA COMTESSE.

Oh! mon sacrifice est bien récompensé. Dieu m'accorde plus de bonheur que je n'osais lui en demander. Avant de mourir j'aurai pu embrasser mon fils.

MAURICE.

Vous vivrez pour qu'à son tour ce fils vous protége...

LA COMTESSE, prenant Maurice dans ses bras.

Et nous ne nous quitterons jamais. (On entend sonner au loin les cloches et battre la générale.) Ecoute, écoute, Maurice.

MAURICE.

Le tocsin! C'est un appel aux armes... c'est le signal d'une révolte.

LA COMTESSE.

La trahison, toujours!

MAURICE, rattachant son épée et prenant son chapeau.

Malheur sur ceux qui nous provoquent... ils se lasseront d'assassiner avant que nous nous lassions de combattre.

LA COMTESSE.

Où vas-tu?

MAURICE.

Où le devoir me réclame.

LA COMTESSE.

Si les complices de Montalvar prennent l'offensive, c'est qu'ils vous ont comptés et vous savent peu nombreux.

MAURICE.

Raison de plus pour qu'aucun de nous ne manque à son poste.

LA COMTESSE.

Oh! ne me quitte pas.

MAURICE.

Vous me mépriseriez demain, ma mère, si je vous obéissais aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas la guerre cela, c'est l'assassinat; Maurice, tu ne partiras pas.

MAURICE.

Un seul mot, ma mère; quel est le drapeau qu'on signale à la trahison, au fanatisme, à la vengeance? ..

LA COMTESSE.

Le drapeau de la France !

MAURICE.

Et que fait donc ici un officier français, quand là-bas son drapeau est menacé, et que d'autres meurent pour le défendre?.. Vous n'osez pas me le dire... mais vous le savez bien, cet officier se déshonore!... (Les clameurs et le bruit des tambours et des cloches se rapprochent.) Entendez-vous, le devoir m'appelle... Priez pour nous, ma mère; adieu !

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIETTE.

JULIETTE, entrant.

Maurice !...

MAURICE.

Ah! une issue... (Il va pour s'élancer.)

JULIETTE, l'arrêtant.

Ne partez pas... un pas de ce côté, et vous êtes perdu !

JULIETTE.

D'où viens-tu, Juliette?

JULIETTE.

De l'hôtel du gouvernement qui communique avec celui-ci par le jardin... pendant la fête, le hasard m'a permis de surprendre un affreux complot.

MAURICE.

Oui, le projet d'exterminer les Français, n'est-ce pas?

JULIETTE.

Ce n'est pas tout encore... Par les ordres de M. de Montalvar, les flammes vont dévorer ce pavillon.

LA COMTESSE.

Je comprends; il avait un cadavre à faire disparaître.

MAURICE, désignant le côté où Juliette est entrée.

Mon épée va vous frayer un passage.

JULIETTE.

Pas de ce côté, Maurice, on me suivrait pas à pas, et j'ai entendu après moi fermer et barricader toutes les portes... Tenez! même celle-ci, la dernière que j'ai franchie?

MAURICE

Ah!... je vais bien savoir .. (Au moment où il va s'élancer vers l'une des portes, la comtesse lui montre la fumée qui traverse le plancher et monte en tourbillons accompagnés d'étincelles.)

LA COMTESSE.

Prends garde, Maurice; le feu?...

JULIETTE.

Déjà!...

MAURICE.

Ah! Juliette, pourquoi êtes-vous revenue... je n'en avais qu'une à sauver du moins!

LA COMTESSE.

Cette fenêtre est le seul espoir de salut qui nous reste.

MAURICE.

Oui, des rideaux noués à ce balcon... mon bras est fort... fiez-vous à moi, ma mère... (En parlant il arrache les rideaux, les noue ensemble et les attache au balcon.)

JULIETTE.

Sa mère!...

MAURICE, à la comtesse.

Venez que je vous protége jusqu'en bas; j'aurai toujours le temps de venir mourir pour elle.

LA COMTESSE.

Non... Elle, c'est la jeunesse... c'est l'avenir... c'est l'amour... sauve-la, sauve-la, je le veux...

MAURICE, hésitant.

Ma mère!... mais je ne peux pas vous abandonner?..

JULIETTE, à la fenêtre se retire vivement.

Oh! le feu nous ferme la route... (Coups redoublés au dehors.)

MAURICE.

Oh! les lâches!... Des assassins!... Mon Dieu! qu'ils me tuent, mais que je les sauve toutes deux. (En ce moment des coups de hache retentissent à la porte du fond qui bientôt tombe, et laisse voir Marcel la hache à la main.)

TOUS.

Marcel!

NEUVIÈME TABLEAU.

(Un carrefour de la ville; au quatrième plan au fond du théâtre, l'hôtel de Montalvar bâtie en pierre, construction à la fois élégante et solide. Une grande porte d'honneur surmontée d'un écusson sculpté. Au-dessus, un vaste balcon; à droite, une longue rue descendant au carrefour; à gauche, une autre plus étroite. A droite et à gauche ouvertures de petites ruelles, maisons à balcons praticables.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBLEDO, PORTUGAIS DES DEUX SEXES. On entend une décharge, à droite.

(Au lever du rideau les Portugais, en complète insurrection et armés, occupent la place; ils sont montés sur les balcons et groupés aux fenêtres. D'autres sont prêts à défendre un retranchement formé à l'entrée de la grande rue à droite. Des femmes vont dans les groupes, apportant les munitions; elles donnent à boire et pansent les blessés. Au loin on entend sonner le tocsin, battre la générale. On entend tirer des coups de fusil et quelques coups de canon. — Tableau animé.)

UNE FEMME.

Écoutez, le feu redouble sur la place du gouvernement. (A Robledo.) Tu nous disais que cette place était occupée par les nôtres?

ROBLEDO.

On fusille les prisonniers sans doute, on ne fera pas plus de grâce là-bas qu'ici...

LA FEMME.

Voyez donc cette foule qui descend en désordre la rue de la Trinité.

ROBLEDO.

Feu! sur ces fuyards!... (Mouvement.)

LA FEMME.

Arrêtez, malheureux!.. ces hommes qui viennent à nous, ne sont pas des Français.

ROBLEDO.

Elle a raison : place et passage aux nôtres.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'ÉMISSAIRE, suivi de soldats portugais.

ROBLEDO, à l'émissaire.

us sommes vainqueurs, n'est-ce pas?

L'ÉMISSAIRE.

Nous l'étions tout à l'heure, nous sommes perdus maintenant. (Mouvement.)

ROBLEDO.

C'est impossible, le colonel n'est-il pas notre prisonnier... (Décharge au loin.)

L'ÉMISSAIRE.

C'est lui qui fait mitrailler les nôtres.

ROBLEDO.

Comment a-t-il pu vous échapper? il était seul chez lui!...

L'ÉMISSAIRE.

Seul?... non pas... Un homme ou plutôt un démon l'avait prévenu et lui a frayé un sanglant passage. Cet homme, ce démon, c'est le caporal Marcel, c'est le marin de la Garde...

ROBLEDO.

Marcel vivant!...

L'ÉMISSAIRE.

Avec lui, le colonel est parvenu jusqu'à la caserne des marins... C'est à la tête de ces soldats enragés que Bernier a repris l'offensive. Des secours doivent nous arriver d'Almeïda. Si nous tenons une heure dans ce quartier, tout peut encore se réparer. L'hôtel de Montalvar est une forteresse presqu'imprenable C'est dans cet hôtel et dans les maisons voisines qu'il faut nous retrancher et combattre! (On entend la charge.)

LA FEMME.

Voilà les Français!

L'ÉMISSAIRE.

Disputons leur d'abord ce passage... (Les Portugais défendent avec acharnement les retranchements faits avec des tonneaux, des charrettes et des pierres.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CATILLARD, FRANÇAIS.

(Ils arrivent, conduits par Catillard. Après une décharge, ils enlèvent à la baïonnette les retranchements des Portugais qui se retirent dans leurs maisons et reparaissent aux balcons et aux fenêtres.)

CATILLARD.

Bigre, il va faire chaud ici. (Aux Portugais.) Voulez-vous vous rendre, oui ou non?

ROBLEDO, tirant.

Voilà ma réponse. (La balle a percé le schako de Catillard.)

CATILLARD.

Eh bien! on vous prendra. A nous les marins de la Garde!.. (Le feu s'engage. Les marins de la Garde arrivent portant des échelles et amenant des pieces de canon. On dresse les échelles contre les maisons de droite et de gauche. On met les pièces en batterie devant l'hôtel. Après plusieurs assauts et décharges, les maisons de droite et de gauche sont occupées par les Français. Catillard, à la tête des siens, est entré dans l'hôtel à moitié démoli.)

LES FRANÇAIS.

Victoire!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Enfants, je vengerai vos chefs et vos camarades lâchement assassinés. C'est sur cette place que sera fusillé Montalvar. (On voit Montalvar amené par des soldats. Il s'arrête avec le peloton dans la grande rue.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, MONTALVAR.

MONTALVAR, regardant les flammes qui brûlent son hôtel.

Comme à Mérancias, colonel, c'est bien. Mais ces flammes qui dévorent mon hôtel réjouissent mon cœur, car elles assurent le châtiment de ceux que j'ai condamnés.

LE COLONEL.

Misérable!... (On aperçoit Marcel, la comtesse, Juliette et Maurice sortant des décombres de l'hôtel.)

MARCEL, à Montalvar.

Assassin!... Dieu a protégé toutes tes victimes...

TOUS.

Marcel!... (Sur un geste de Bernier, un feu de peloton renverse Montalvar, au moment où Marcel, Maurice, Juliette et la comtesse sont réunis.)

77168

FIN.